This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07584749 5

POÉSIES

DE LÉOPARDI

LILLE. — IMP. LEFEBVRE-DUCROCQ, RUE ESQUERMOISE, 57.

VALERY VERNIER

LÉOPARDI

TRADUIT DE L'ITALIEN

POÉSIES COMPLÈTES

PARIS
LIBRAIRIE CENTRALE
24, BOULEVARD DES ITALIENS

1867

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
522373
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R 1911 L

Transfer from Circ. Dept. Muhlenberg Coll. JAN 10 1911

GIACOMO LÉOPARDI

« *La grande poésie italienne qui était née sur les lèvres de Dante, est morte sur les lèvres de Léopardi.* » Antonio Ranieri, dont nous avons suivi le texte pour notre traduction, attribue cette parole à un grand poète allemand qu'il ne nomme pas. De quel droit la docte Allemagne, en rendant d'ailleurs justice à l'un des génies poétiques les plus élevés de l'Italie moderne, prétend-elle, par la bouche d'un héritier des *minnesingers*, fermer à jamais le cycle des successeurs du Dante,

et ôter à l'Italie actuelle toute espérance de gloire poétique? La critique allemande peut, il est vrai, donner pour excuse qu'au moment où ce jugement fut porté en deça des Alpes, bien des évènements dormaient enveloppés dans l'avenir qui depuis, en s'accomplissant, ont renversé beaucoup d'hypothèses, contredit nombre de prévisions. L'Italie d'aujourd'hui n'est plus l'Italie dont l'avenir poétique sembla fermé pour toujours au poète allemand anonyme ; elle n'est pas davantage l'Italie de Léopardi qui mourut en 1837.

Il n'entre pas dans l'esprit purement littéraire de ce simple avant-propos de prononcer le grand mot de réveil. Il se pourrait d'ailleurs qu'on le proclamât à bon droit et à très juste titre dans tout autre domaine, sans qu'il y ait lieu même de le murmurer timidement dans le domaine de l'art. Le génie poétique d'une nation a ses résurrections particulières, inattendues et libres; l'histoire l'atteste à chaque page. Cependant, comme une partie des vœux

que formait la triste et grande âme de Léopardi, s'est accomplie; comme cette patrie nouvelle ou plutôt renouvelée qu'il appelait de toutes les forces de son cœur et de son génie, est née; il était important, avant de montrer son œuvre poétique, d'attirer les regards, ne fût-ce qu'un instant, sur ces changements. Nous dirons plus : ce sera, nous l'espérons, l'intérêt et la curiosité de cette publication en France, de reporter l'esprit du lecteur des faits actuels aux plaintes, aux aspirations, aux douleurs du grand poète italien de 1830, qui eut du prophète non l'orgueil, mais la grande âme aimante, désolée, sympathique à tous les maux de ses frères en nation et en humanité.

Giacomo Léopardi naquit à Recanatti, ville de la Marche d'Ancône, le 29 juin 1798, du comte Monaldo Léopardi et d'Adelaïde, de la maison des marquis d'Antici. Il fut un enfant prodige, comme Mozart, comme Pic de la Mirandole; à quatorze ans il étonnait par son

érudition les savants italiens, allemands, anglais et français, des hommes tels que Pietro Giordani, Cancellieri, le Suédois Akerblad, Niebuhr, Watz, Creuzer et Boissonnade. L'étude le consolait déjà tout enfant, lorsqu'à la fenêtre de la maison paternelle, du haut de sa montagne natale, laissant errer son regard à l'horizon, il assistait mélancoliquement au lever de la lune sur l'Adriatique, au coucher du soleil disparaissant derrière les cîmes de l'Apennin. La maison était douce; un père tendre; une sœur charmante; un foyer depuis longtemps sacré par la présence de deux hôtes qu'on ne voit plus guères, la noblesse de sentiments et le respect. Cependant l'enfant studieux souffrait; déjà il luttait dans la fièvre de ses nuits avec le redoutable et fascinant problème de la destinée humaine. Pourquoi la douleur? Pourquoi le bien? Pourquoi le mal? Il songeait déjà à répondre à ces questions. Cette fièvre de savoir n'était ni vanité, ni curiosité futile. Il voulait arracher au sphinx,

à la nature, le mot de son énigme. Il ne se contenta ni du latin, ni de l'hébreu, ni des langues modernes, qu'il avait apprises sans maître. Il voulut entrer dans le monde de l'antiquité grecque : il y pénétra profondément et s'y installa. Il avouait, dans les moments où son extraordinaire modestie faisait trêve, qu'il pensait plus clairement en grec qu'en italien, quoiqu'il eût pour sa langue maternelle un amour de fils, une passion d'amant.

Il eut bientôt tant commenté, annoté, expliqué les auteurs grecs du bon siècle et de la décadence, que les savants allemands de Rome, quand il y alla en 1822, en restèrent stupéfaits, et que Niebuhr lui offrit, au nom de la très docte Allemagne, une chaire de philosophie grecque en Prusse. Mais Léopardi refusa. Un poète n'enseigne pas, ou enseigne mal. Il cherche le secret de la destinée commune, ne le trouve pas, pleure, ou chante pour consoler les autres hommes.

Antonio Ranieri, en citant les œuvres en prose de Léopardi, son *Manuel d'Epictète commenté*, ses *Œuvres morales*, ses *Pensées*, etc., etc., en envisageant en lui surtout le grand philosophe, affirme qu'il eût égalé Platon si la cruelle maladie, qui le prit au sortir de l'adolescence, n'eût pesé sur sa pensée, si la mort ne l'eût éteinte d'une manière si précoce. Et Ranieri ajoute : « Platon revivant en Italie par le génie d'un Léopardi, c'était le signal d'une glorieuse ère nouvelle pour les lettres italiennes ». Je me garderai bien de contredire ici l'ami de Léopardi ; au contraire ; et s'il m'est permis de hasarder un pressentiment, en me défendant bien de vouloir passer pour prophète, je crois que ce n'est ni à l'histoire, ni à la poésie, ni à l'art dramatique, ni au roman qu'appartiendra l'œuvre marquante qui, dans un prochain avenir, annoncera peut-être une brillante époque littéraire en Italie ; ou je me trompe fort, ou cette œuvre sera une œuvre philosophique. C'est

au génie italien, subtil, logique, voyant vite le fort et le faible, exercé à trouver le défaut de toutes les cuirasses, qu'il est réservé, je crois, de dresser le vrai bilan de nos conquêtes philosophiques, de passer au crible les tendances, les rêveries, les aspirations, les exagérations, les résultats positifs, pertes et bénéfices, de ce dix-neuvième siècle si compliqué.

Une fois son génie orné des dépouilles de ce génie grec éternellement riant et jeune, Léopardi se prépara à la vie comme à un jour de fête : ses premiers chants furent pour bénir les hommes et la nature ; tant les hommes lui paraissaient bons, intelligents et artistes à travers ses souvenirs de l'antiquité ; tant la nature lui semblait compâtissante et souriante à travers ses rêves mythologiques. Mais il ne se passa guères de temps que la maladie ne le prît à la gorge, ne pénétrât ses os, et ne lui rendit insupportables les neiges de la montagne natale.

Un autre mal se fit sentir, mal moral : les douceurs de la maison paternelle commencèrent à ne plus lui suffire ; son génie avait atteint des hauteurs telles que la famille ne pouvait plus lui offrir d'air respirable ; la famille donne à doses toujours égales les soins, l'affection, les consolations ; mais c'est tout. Il fallait à Léopardi d'autres milieux. Alors commencèrent ses pérégrinations à travers l'Italie, qui durèrent de 1822 à 1837, jusqu'à sa mort.

Il passa d'abord un hiver à Rome, où il se tua de travail, cataloguant des manuscrits grecs tant que durait le jour, et le soir interrogeant le silence solennel, les ruines, exhumant le cadavre de cette grande morte, la Rome antique. Il revint en mai, plus triste et plus souffrant, à Recanatti. Suivent deux années de souffrances, de désespoirs et de lamentations, pendant lesquelles il écrivit la plus grande partie de ses poésies, au milieu des siens. Dans l'été de 1825, il est à Milan, puis à

Bologne où il s'enivre de cordialité comme il s'était enivré de grandeur à Rome. Là s'impriment ses poésies, pendant que l'on imprimait à Milan ses œuvres en prose.

Il se hâte; car son mal, mal étrange, inexpliqué, augmente. Le fantôme de bonheur qu'il a vu en songe dans son enfance, il le poursuit à travers les beautés si variées de sa chère Italie. C'est à Florence enfin qu'il croit l'avoir atteint.

Florence, avec ses rues pleines de fleurs, son parler harmonieux, ses femmes d'une grâce incomparable, son architecture aérienne, ses mœurs élégantes et douces, ce je ne sais quoi de caressant, de léger, cet air de beauté que l'on y respire, Florence qui faisait dire à Alfieri en soupirant : *Ah! pourquoi le monde entier n'est-il pas toscan!* Florence parut offrir à Léopardi la réalisation de ses rêves de félicité. Il la préféra à toutes les villes italiennes. Après un hiver passé à Pise, la silencieuse, dans un déli-

cieux repos, sous les chauds rayons d'un soleil d'Orient qui semblent lui avoir infusé une nouvelle vie, nous le voyons quitter cette joyeuse solitude, où l'espérance, dit Ranieri, renaissait dans son cœur pétrifié comme l'herbe et les fleurs entre les pavés de cette ville; il court se renfermer encore à Recanatti, où dans l'hiver de 1830, il écrit *Souvenirs*, et, au printemps, *Résurrection*.

Pour la dernière fois il jouit des embrassements des siens. Il ne sait pas que ce sont des adieux éternels qu'il fait à ses frères, à son adorable sœur Pauline, et à son Carlo Pepoli, l'ami le plus cher. Il va retrouver *ses amis de Toscane*, la noble et sage colonie d'Italiens et d'étrangers qui se pressait alors à Florence autour de Giovan-Batista Niccolini, de Gino Capponi et de Giuliano Frullani. Là il est aimé, fêté, consolé. Comme il les aime aussi! et avec quel élan de mélancolique reconnaissance il leur dédie ses œuvres, poésies et prose, dans la belle édition qui parut alors!

C'est à Florence qu'il voulait se fixer; sa mauvaise santé l'en chasse. Ses amis lui conseillent le séjour de Rome; et après Rome, Naples, où l'on espère, où il croit lui-même qu'il va se rétablir et vivre. En effet, l'air doux de Capodimonte et l'air subtil du Vésuve, qu'il respire alternativement, lui rendent un semblant de santé. De 1833 à 1837, il ne quitte plus cette plage. Ses promenades favorites sont la rue de Tolède et le bord de la mer. Tantôt il visite la Margellina et le Pausilippe, tantôt Pouzzoles et Cumes. Ou bien il descend de Capodimonte aux Catacombes, ou du Vésuve à Pompéi. Les forces lui reviennent, son sang circule; déjà il se promet à lui-même de longs jours. Mais le mercredi 14 juin 1837, tandis qu'une voiture l'attendait pour le conduire à sa petite maison du Vésuve, vers cinq heures du soir, il sent une grande oppression au cœur, se couche, et meurt entre les bras d'un ami.

Son tombeau est dans la petite église de

San-Vitale, sur le chemin de Pouzzoles. Le monument, œuvre de Michele Ruggiero, montre le portrait du poète, gravé sur acier par Luigi Errani, d'après le moulage pris sur nature après la mort. L'inscription est de Pietro Giordani.

Une autre épitaphe, que gardent toutes les mémoires françaises, est celle que Musset fit à Léopardi dans ces admirables vers :

O toi qu'appelle encor ta patrie abaissée,
Dans ta tombe précoce à peine refroidi,
Sombre amant de la Mort, pauvre Léopardi,
Si pour faire une phrase un peu mieux cadencée,
Il t'eût fallu jamais toucher à ta pensée,
Qu'aurait-il répondu, ton cœur simple et hardi ?

Telle fut la vigueur de ton sobre génie,
Tel fut ton chaste amour pour l'âpre vérité,
Qu'au milieu des langueurs du parler d'Ausonie,
Tu dédaignas la rime et sa molle harmonie,
Pour ne laisser vibrer sur son luth irrité,
Que l'accent du malheur et de la liberté.

Et pourtant il s'y mêle une douceur divine;
Hélas! c'est ton amour, c'est la voix de Nérine,
Nérine aux yeux brillants qui te faisaient pâlir,
Celle que tu nommais « ton éternel soupir ».
Hélas! sa maison peinte, au pied de la colline,
Resta déserte un jour, et tu la vis mourir;

Et tu mourus aussi. Seul, l'âme désolée,
Mais toujours calme et bon, sans te plaindre [du sort,
Tu marchais en chantant dans ta route isolée.
L'heure dernière vint, tant de fois appelée,
Tu la vis arriver sans crainte et sans remord,
Et tu goûtas enfin *le charme de la mort.*

Cette douleur de Léopardi (qui ne fut peut-être pas sans influence sur certaines parties de l'œuvre poétique d'Alfred de Musset), ces plaintes sur la destinée humaine et sur son temps, cette mélancolie, ces désespoirs, ne plurent pas d'abord aux Italiens qui, tout en admirant l'ineffable douceur de ces vers, tout en avouant que l'auteur *chantait l'enfer avec des mélodies du Paradis,* ne goûtaient que

médiocrement cette profonde tristesse. L'Italie d'alors était toute aux cavatines de Rossini, et d'une main nonchalante elle écartait de ses lèvres la coupe du sérieux. Comme elle devait changer bientôt! Ce fut pour Léopardi une souffrance ajoutée à ses autres souffrances que ce dédain de ses compatriotes. Il s'en vengea ironiquement d'abord dans *Palinodie*, et puis amèrement dans *le Genêt*. Mais que l'on ne se trompe ni sur les ironies, ni sur les malédictions adressées par lui à son siècle. Ce qui indigne le poète, c'est de penser que l'idée de progrès pourrait ne répondre dans l'esprit de ses compatriotes et de ses contemporains qu'à un désir d'augmentation de bien-être matériel, qu'à un asservissement nouveau de l'âme, de la pensée, au profit des jouissances brutales. C'est la crainte de ce grossier malentendu entre les peuples et les prétendus philosophes, qui le rendit parfois si sévère pour son temps. En somme, ce qu'il appelle

de tous ses vœux pour sa patrie, c'est la vraie liberté, avec le respect de la pensée et l'amour toujours grandissant des lettres et des arts.

Nous avons fait usage pour cette traduction de l'édition en deux volumes d'Antonio Ranieri (Florence, chez Felice Lemonnier, 1865), dont nous avons suivi le texte du plus près possible, laissant aux tours de phrases et aux épithètes toute leur originalité; précaution sans laquelle il n'est pas, croyons-nous, de vraie traduction. Puissions-nous donc ne pas encourir le reproche que le proverbe italien adresse aux traducteurs!

VALERY VERNIER.

POÉSIES

DE LÉOPARDI

I

A L'ITALIE.

O ma patrie ! je vois bien les murs et les arcs de triomphe, les colonnes, les statues et les tours abandonnées de nos aïeux, mais je ne vois plus leur gloire ; je ne vois ni le laurier ni le fer que portaient nos pères anciens. Maintenant, débile, tu montres à la terre un front dépouillé et une poitrine nue. Hélas ! que de blessures ! quelle pâleur ! que de sang ! sous quel aspect t'offres-tu à nos yeux, toi si belle autrefois ! Je le demande au ciel et au monde. Dites-moi, dites-moi, qui

l'a réduite à cet état? Et le pire, c'est qu'elle a les deux bras chargés de chaînes : si bien que, les cheveux épars et sans voile, elle est assise à terre, inconsolable et délaissée, cachant sa face entre ses genoux; et elle pleure. Pleure, tu en as sujet, ô mon Italie! née pour surpasser toutes les nations en grandeur comme en infortune.

Quand tes yeux seraient deux sources vives, jamais tes larmes ne pourraient suffire à pleurer ton malheur et ta honte. Car tu as été reine et tu es esclave à présent. Quel est l'orateur, quel est l'écrivain qui en parlant de toi, ne dise : Elle fut grande, mais ce n'est plus elle? Pourquoi? Pourquoi? Où est l'antique force? Où sont tes armes, et ta valeur, et ta constance? Qui t'a arraché ton épée? Qui t'a trahie? Quelles ruses, quels efforts ou quelle souveraine puissance ont eu le pouvoir de t'ôter ton manteau de gloire et ta couronne d'or? Comment, oh! comment es-tu tombée d'une telle hauteur à un tel abaissement? Personne ne combat donc pour toi? Aucun des tiens ne te défend? Des armes! des armes! seul je com-

battrai, seul je me ferai tuer! Fais, ô Ciel, que mon sang répandu enflamme les poitrines italiennes!

Où sont tes fils? J'entends un bruit d'armes, de chars, de voix et de timballes. C'est en pays étranger que combattent tes enfants. Regarde, Italie, regarde! Je vois, oui, il me semble voir, rouler des flots de fantassins et de cavaliers dans la poussière et la fumée : je vois reluire des épées comme des éclairs dans les nues. Et tu ne reprends pas courage? Et tu ne souffres pas de voir que ces tremblantes clartés peuvent s'éteindre au souffle des évènements? Pour qui combat dans ces plaines la jeunesse italienne? O Dieux! Dieux! elles combattent pour une autre terre, les épées italiennes! Oh! malheureux celui qui meurt dans une guerre non pour les rivages paternels, non pour la sainte patrie ni pour ses enfants chéris, mais de la main de l'ennemi d'autrui, pour une nation étrangère! Malheureux celui qui ne peut dire en mourant : Chère terre natale, la vie que tu m'as donnée, voici que je te la rends!

O heureuse, chère et divine antiquité, où les

peuples, par légions, couraient mourir pour leur patrie! Et vous, défilés de Thessalie, éternellement glorieux et révérés, où une poignée d'âmes généreuses triompha le même jour des Perses et du Destin! Vos arbres, vos rochers et vos montagnes doivent raconter au passant, de leur voix d'ombre, comment ces bandes invincibles couvrirent tout ce rivage de leurs corps dévoués d'avance au salut de la Grèce; tandis que, lâche et cruel, Xerxès, éternelle risée de la plus lointaine postérité, fuyait par l'Hellespont, et que sur la colline d'Antéla, au pied de laquelle la troupe sainte allait par la mort à l'immortalité, Simonide montait, contemplant le ciel, la mer et la terre.

Et les deux joues couvertes de larmes, la poitrine haletante, le pied chancelant, prenant en main sa lyre, il disait : Trois fois heureux, vous qui avez offert vos poitrines aux javelots ennemis par amour pour celle qui vous a donné le jour! vous que la Grèce honore et que le monde admire! Quel immense amour, enflammant vos jeunes âmes, vous fit courir au combat, affronter les

dangers et le cruel destin! Qu'elle vous parut joyeuse, enfants, l'heure suprême qui vous vit vous précipiter en souriant vers le dur et triste passage! Il semblait que chacun de vous allât non à la mort, mais aux danses sacrées ou à quelque festin splendide. Cependant, là vous attendaient le noir Tartare et le fleuve des morts. Ni vos épouses, ni vos enfants ne se pressèrent à vos côtés, quand, sur l'affreux rivage, vous mourûtes privés d'embrassements et de larmes.

Mais, ô l'horrible châtiment! ô l'immortelle angoisse pour les Perses! Tel un lion dans un troupeau de bœufs : il bondit sur le dos de l'un et lui laboure l'échine de ses griffes, puis il mord l'autre au flanc ou à la cuisse. Ainsi tombaient furieuses , à travers les bataillons des Perses, la colère et la vaillance des Grecs. Voyez les chevaux à terre avec leurs cavaliers! Voyez s'embarrasser dans la fuite les chars et les tentes des vaincus! Voyez courir parmi les premiers fuyards le tyran lui-même, pâle, échevelé! Voyez comme trempés et teints du sang barbare les héros grecs,

cause d'infinies douleurs pour les Perses, peu à peu vaincus par leurs blessures, tombent l'un sur l'autre. O gloire, gloire! héros trois fois heureux! gloire vous sera rendue tant qu'au monde il y aura une voix pour chanter, une plume pour écrire!

Les étoiles, arrachées du ciel et précipitées dans la mer, s'éteindront avec fracas au fond de l'abîme, avant que le souvenir de votre amour patriotique s'efface ou s'affaiblisse. Votre tombeau est un autel; et là viendront les mères montrant aux petits enfants les belles traces de votre sang. Et moi, voici que je me prosterne sur ce sol, ô bienheureux! et que je baise cette terre et ces rochers qui seront bénis et célébrés éternellement de l'un à l'autre pôle. Que ne suis-je avec vous là-dessous! et que n'est-elle mouillée de mon sang cette terre illustre! Que si mon destin différend ne permet pas que pour la Grèce je ferme mes yeux mourants, renversé sur un champ de bataille, puisse la modeste renommée de votre poète, par une faveur du ciel, durer autant que la vôtre chez les races futures!

II

SUR LE MONUMENT DU DANTE QUE L'ON ÉLEVAIT A FLORENCE.

Puisque la paix rassemble nos provinces sous ses ailes de neige, jamais les âmes italiennes ne se verront délivrées du filet de l'antique sommeil, si l'on ne réveille sur cette terre prédestinée les patriotiques exemples des anciens temps. O Italie! aie à cœur d'honorer les morts; car tes contrées aujourd'hui sont veuves de tels hommes, et je n'en vois point parmi les vivants qui soient dignes de ta vénération. Tourne les yeux en arrière, et

regarde, ô ma patrie ! quelle foule innombrable d'immortels ! pleure et indigne-toi contre toi-même. Car, se lamenter sans s'indigner maintenant est folie. Retourne-toi, rougis et rachète-toi : et qu'elle te révolte enfin la comparaison de nos grands aïeux avec leurs descendants.

Des hôtes, de climats, de génies et de langages différents, parcouraient le territoire Toscan, cherchant ardemment où reposait celui dont les chants ont créé un rival au chantre de Méonie. O honte ! ils apprenaient que non-seulement ses cendres refroidies et ses ossements dépouillés gisaient encore exilés, depuis le jour fatal, sous un sol étranger, mais encore qu'il n'y avait pas dans tes murs, ô Florence ! une pierre élevée à celui dont la gloire te vaut d'être honorée du monde entier. O vous, pieux concitoyens, par qui notre pays effacera un si triste et si déshonorant opprobre, groupe vaillant et généreux, c'est une belle entreprise que la vôtre, et qui vous attirera l'affection de tous ceux dont l'amour de l'Italie enflamme le cœur.

Que l'amour de cette malheureuse Italie vous aiguillonne, mortels chéris, de cette Italie pour qui toute compassion est morte dans tous les cœurs, et à qui le ciel depuis la paix n'a donné que des jours amers ! Que la pitié vous rallie les âmes, ô fils pieux ! que le deuil et l'indignation causés par cette immense douleur qui inonde de larmes les joues et le voile de votre mère, fassent réussir votre entreprise ! Mais de quelles paroles ou de quels chants vous honorer, vous qui aurez donné à l'œuvre non-seulement votre zèle et vos conseils, mais encore votre vaillant génie et vos mains intelligentes, vous qui serez éternellement loués pour votre part de labeur consacrée à la douce entreprise ! Quels accents vous ferai-je entendre, qui dans vos cœurs, dans vos âmes ardentes aient la puissance de jeter une nouvelle étincelle ?

Le sublime du sujet vous inspirera : il vous excitera, ce puissant aiguillon. Qui traduira le tempétueux tumulte de votre enthousiasme et de votre amour ? Qui peindra le visage effaré ? Qui peindra l'éclair des yeux ? Quelle langue ter-

restre peut égaler en la traduisant une chose divine? Loin d'ici, loin d'ici, toute âme profane! Oh! combien de larmes l'Italie réserve à la noble pierre! Combien elle en versera! Combien et jusqu'à quels temps reculés votre gloire s'épanouira au souffle du temps! Vous, par qui nos maux sont adoucis, vivez éternellement, arts divins, vous la consolation de notre malheureux peuple, vous toujours prêts à célébrer les gloires italiennes, au milieu de nos ruines!

Voici que, désireux, moi aussi, d'honorer notre triste mère, j'apporte ce que je puis : je mêle mes chants à vos travaux, et viens m'asseoir au lieu où votre ciseau donne la vie aux marbres. O illustre père du rhythme étrusque! si des choses terrestres, si de la cité que tu as élevée à un si haut rang, quelques nouvelles arrivent à vos rivages, je sais que pour toi-même tu ne ressens de ces préparatifs aucune joie; car le bronze et le marbre sont moins solides que la cire et le sable en comparaison de la renommée que tu as laissée sur la terre. Si ton souvenir s'est effacé de nos âmes,

s'il doit s'en effacer à l'avenir, puissent nos malheurs s'accroître, s'il est possible ! puisse ta descendance, inconnue du monde entier, se consumer dans les larmes et les éternels gémissements !

Non ; si tu te réjouis, ce n'est pas pour toi : c'est pour ta malheureuse patrie, espérant que l'exemple des pères tirera les fils de leur long sommeil, que tes enfants tout d'un coup relèveront la tête. Hélas ! de quel long tourment tu la vis affligée, celle qui te saluait si humblement quand tu montas de nouveau au paradis. Elle est aujourd'hui aussi humiliée que tu la vis heureuse et triomphante. Une telle misère l'accable que toi-même, si tu la vois, peut-être n'en crois-tu pas tes yeux. Je ne parle ni de ses autres ennemis, ni de ses autres deuils, mais de sa plus récente misère, si affreuse que ta patrie se vit presque à son dernier jour.

Tu es heureux, toi que le Destin n'a pas fait vivre à une si cruelle époque ; toi qui n'a pas vu l'épouse italienne dans les bras du soldat barbare ; ni le fer ennemi, la fureur de l'étranger piller,

saccager les campagnes et les villes ; ni les œuvres divines du génie italien emportées par de là les Alpes, dans une misérable servitude; ni les tristes chemins encombrés de chars nombreux; toi qui n'as pas entendu les ordres insolents de la domination orgueilleuse, ni les insultes, ni l'horrible voix de la liberté qui raille au milieu du bruit des chaînes et sous le fouet. Qui de nous n'en pleure? Quelle souffrance nous a été épargnée? Qu'ont-ils laissé intact, les barbares? Quel temple, quel autel? Quel crime n'ont-ils pas commis?

Pourquoi sommes-nous venus en des temps si mauvais? Pourquoi nous as-tu donné de naître, ou pourquoi ne nous avoir point fait mourir avant ces jours-ci, cruelle destinée? Se peut-il que te voyant esclave et sous le joug de l'étranger, ô ma patrie! tandis que la mordante lime des revers rongeait ton antique valeur, se peut-il qu'il ne te soit venu aucun secours, aucune consolation d'aucune part, aucun effort pour adoucir les maux cruels qui te torturaient? Hélas! ô

chère patrie, tu n'as pas eu notre sang, tu n'as pas eu notre vie, et je ne suis pas mort pour apaiser ton dur destin! Ici la colère est dans les cœurs; ici tout est plein de pitié. Beaucoup d'entre nous ont combattu; beaucoup sont morts. Pour l'Italie expirante? Non: pour ses tyrans.

Père, si tu ne t'indignes pas, tu es bien changé de ce que tu fus sur terre! Les plus braves Italiens (ah! dignes d'un autre trépas) mouraient pour de tristes rivages ; et l'air, le ciel, les hommes et les bêtes sauvages leur faisaient une grande guerre. Ils tombaient, légion par légion, demi-vêtus, exténués, sanglants; et la terre gelée servait de lit à leurs corps souffrants. Alors, quand venaient les angoisses suprêmes, ils disaient : Ah! plût au Ciel que le fer nous eût exterminés, non les éléments et l'aquilon; que nous fussions morts pour ton bonheur, ô patrie! Voici que loin de toi, quand nous sourit notre plus bel âge, ignorés du monde entier, nous mourons pour le peuple qui te tue.

Le désert boréal et les forêts pleines d'âpres

sifflements entendirent leurs plaintes. Ils franchirent ainsi le dur passage; et leurs cadavres abandonnés, nus sur cet horrible océan de neige, furent déchirés par les bêtes. Et le nom de ces braves, de ces vaillants, sera toujours inconnu; il ne fera qu'un avec celui des vils et des lâches. Ames chères, quelque infinie qu'ait été votre adversité, soyez en paix! et que ceci vous console, que vous n'aurez aucune consolation, ni dans ce temps, ni dans l'âge futur. Reposez dans le sein de votre immense douleur, vrais enfants de l'Italie : votre malheur est tel qu'il égale son suprême malheur.

Votre patrie ne se plaint pas de vous, mais de celui qui vous poussa à combattre contre elle; elle en pleurera toujours amèrement, et confondra ses larmes avec les vôtres. O mère patrie dont la gloire surpassa toutes les gloires! quel amour serait né dans ton cœur pour celui de tes fils qui t'eût retirée demi-morte d'un si ténébreux et si profond abîme! O glorieux esprit! dis-moi, tout amour pour ton Italie est-il mort? Dis, cette

flamme dont tu brûlas, est-elle éteinte? Dis, ne reverdira-t-il plus jamais, ce myrte qui nous consola si longtemps de nos maux? Nos couronnes sont-elles toutes effeuillées sur le sol? Ne se lèvera-t-il jamais un homme qui te ressemble, de si loin que ce soit?

Avons-nous péri à jamais? Notre honte n'aura-t-elle point de fin? Pour moi, tant que je vivrai, j'irai criant partout : Retourne-toi vers tes pères, race dégénérée! Regarde ces ruines, ces écrits, ces toiles, ces marbres, ces temples! Pense à la terre que tu foules! Et si la clarté de tant d'exemples ne peut te réveiller, qu'attends-tu? Lève-toi et pars! Si cette école des grandes âmes ne peut rien sur ta corruption, si cette terre est la terre des lâches, mieux vaut qu'elle reste veuve et à jamais abandonnée!

III

A ANGELO MAI

quand il eut retrouvé les livres de la République de Cicéron.

O courageux Italien! à qui n'ai-je pas proposé d'éveiller nos pères du sommeil de la tombe? Qui n'ai-je pas exhorté à parler d'eux à ce siècle mort sur qui pèse un tel nuage d'ennui? D'où vient que l'antique voix de nos aïeux, muette si longtemps, à cette heure frappe si souvent et si fréquemment notre oreille? Pourquoi tant de résurrections? Comme la foudre, sont tombés les écrits féconds; jusqu'au temps présent les cloîtres poudreux

avaient tenu cachées ces œuvres sacrées. Quelle force nouvelle te rend la destinée, ô noble Italie? Le sort est-il donc impuissant contre la résistance humaine?

Certainement, ce n'est pas sans un grand dessein des Dieux qu'un cri des aïeux vient à tout instant nous secouer au milieu de notre plus lourd engourdissement, de notre plus profond désespoir. Le Ciel s'intéresse donc encore à l'Italie! Quelqu'un là-haut a encore souci de nous! Qu'elle soit venue ou proche, l'heure de tendre de nouveau la main à la vaillance endormie du génie italien, puisque le cri des morts est si puissant et si impérieux, puisque le sol nous rejette les héros oubliés, voyons, ô ma patrie! si tu voudras encore, pour ce siècle, des endormis et des lâches.

Illustres aïeux, fondez-vous encore quelque espoir sur nous? n'avons-nous pas péri tout entiers? Peut-être gardez-vous le privilége de lire dans l'avenir. Pour moi, je suis abattu, sans défense contre la douleur; car l'avenir m'est

obscur, et tout ce que j'en découvre me montre mon espérance comme une folie et comme un rêve.

Ames vaillantes! un peuple vil, déshonoré vous a succédé sur cette terre. Tout courage d'action ou de parole est un sujet de moquerie pour votre descendance. On ne rougit plus à la pensée de votre éternelle gloire ; que dis-je? on ne l'envie plus : un oublieux dédain protége vos œuvres: nous sommes devenus pour la postérité un étrange exemple d'avilissement.

Heureux génie, si personne ne se souvient de nos grands aïeux, toi, prends-en soin, toi devant qui s'ouvre une si noble carrière, toi par qui revivent les jours anciens. Par toi l'antiquité relève la tête, s'arrachant au cruel oubli; par toi revivent les divins aïeux à qui la nature parlait sans voile, et dont le génie réjouissait les sublimes loisirs d'Athènes et de Rome. O temps, ô temps endormis d'un éternel sommeil! La mort de l'Italie alors n'était pas un fruit mûr: le honteux repos, alors nous le méprisions , et de ce sol en

feu les vents emportaient des milliers d'étincelles pour les répandre sur le monde.

Tes cendres sacrées étaient chaudes, adversaire indompté de la fortune, dont les mépris et la douleur préférèrent l'enfer à la terre. L'enfer! pourquoi pas? qui sait si ce coin de l'univers ne vaut pas mieux que le nôtre? En ce temps-là, les douces cordes de la lyre résonnaient sous tes doigts, amant infortuné! Hélas, de la douleur naquit le génie italien. Qu'importe? le mal dont on souffre, quelqu'il soit, est moins cruel que l'ennui dont on étouffe. Heureux, toi dont la vie se passa dans les pleurs. Nous, l'ennui nous tient dans ses sombres filets. Il s'assied à notre berceau ; et sur notre tombe, le néant.

Fils audacieux de la Ligurie, tu vivais sur la mer, avec les astres sur ta tête, quand, par-delà les colonnes d'Hercule, au-delà des rivages où l'on croyait entendre l'onde bruire quand le soleil s'y plongeait, tu surpris l'astre roi déposant ses rayons dans l'océan immense, à l'heure où le jour meurt pour nous et naît pour d'autres peuples;

et quand vainqueur de la nature, la conquête d'une immense terre inconnue couvrit de gloire ton voyage et ton retour plus audacieux encore. Hélas! le monde, quand nous le connaîtrions tout entier, ne grandirait pas à nos yeux; il se rapetisse au contraire. Oh! cette terre si magnifique, cet air aux ondes sonores, cette mer, tout ce qui paraît si grand aux enfants, que cela est peu de choses pour le sage!

Où sont allés nos beaux songes de pays inconnus, d'habitants mystérieux, de palais où les astres se reposaient le jour? et le lit fabuleux de l'aurore toujours jeune, et l'étrange sommeil du roi des astres pendant le cours de nos nuits? Ils se sont évanouis tout d'un coup, ces beaux rêves, à la vue d'une petite carte représentant le monde tel qu'il est. Tout se ressemble ici-bas, et nous avons beau découvrir, notre néant seul s'accroit. Le réel en est presque arrivé à nous priver de toutes tes faveurs, ô chère imagination! nos âmes s'éloignent de toi; le cours des ans nous arrache à ta merveilleuse domination :

l'unique consolation de nos peines nous est enlevée.

Tu naissais seulement alors aux doux songes, et tes yeux éblouis saluaient leurs premiers soleils, noble chantre des combats et des amours! La guerre et l'amour, ah! dans des jours moins sombres que les nôtres, de quelles heureuses illusions ils semaient le chemin de la vie! O cloîtres! ô forteresses! Dames, cavaliers, jardins, palais; c'est un monde de rêveries dans lequel mon âme se perd ! Gloire, rêves adorables, fantaisie, voilà ce qui composait la vie. Chassons ces bagatelles, que reste-t-il ? Maintenant que le charme est enlevé à toutes choses, que nous reste-t-il? Rien, si ce n'est de savoir que tout est vain, tout excepté la douleur.

O Torquato ! ton génie , qui nous ouvrait le ciel, ne te préparait à toi-même que des pleurs. Malheureux Torquato, tes doux chants n'eurent le pouvoir ni de te consoler, ni de fondre les horribles glaçons que la haine et la basse envie des grands et des particuliers avaient amassés autour de ton âme

ardente. L'amour, l'amour, la dernière illusion de notre vie, t'abandonnait. Le néant t'apparut, fantôme réel et vivant, et le monde ne fut plus pour toi qu'une plage inhabitée. Tes yeux n'ont pas joui du triomphe si longtemps attendu, et la mort t'arriva comme une récompense. Qui a connu nos humaines douleurs ne demande pas d'autres couronnes!

Tourne-toi, tourne-toi vers nous. Lève-toi de ta tombe muette et inconsolée. Si tu as encore soif de douleur, regarde-nous, ô triste modèle de souffrance! notre vie est bien pire encore que celle qui te parut si triste et si infâme. Chère o bre, qui te plaindra? Personne n'a souci que de so même. Qui ne déclarerait encore insensé ton immortel chagrin, aux jours présents où le sublime et l'extraordinaire sont traités de folie? L'envie ne règne plus; mais l'indifférence, bien plus affreuse, est dans le cœur de ceux qui ont la puissance. Qui t'offrirait le laurier, aujourd'hui que les chiffres ont détrôné la poésie?

O malheureux génie! digne du nom Italien,

aucun génie ne t'a succédé jusqu'à cette heure, un seul excepté, ce fier Allobroge qui ne devait pas naître en ce temps de lâcheté, cœur plein d'une mâle vertu qui lui vint du nord, non de notre sol aride et épuisé. Seul, sans appui, il a osé (hardiesse étrange!) déclarer, sur la scène, la guerre à la tyrannie; aux colères impuissantes du monde, il donnait au moins le spectacle de cette guerre inutile et livrait ce simulacre de champ de bataille. Le premier, il descendit dans l'arène; le seul, hélas! car personne ne l'y suivit. Et maintenant l'engourdissement, un lâche silence nous oppriment.

Toute sa vie sans tache s'est passée dans les frémissements du mépris; la mort le sauva de voir pire encore. Non, Vittorio, ni ce peuple, ni cette époque n'étaient faits pour toi! Il faut aux sublimes génies d'autres temps et d'autres citoyens. Maintenant nous vivons, heureux dans notre inertie; et la médiocrité nous rapetisse de jour en jour. Le génie est descendu; la foule a monté: ils fraternisent maintenant sur un terrain neutre

où nul ne dépasse l'autre. Toi, ami, ajoute encore à tes illustres découvertes! réveille les morts, puisque les vivants veulent dormir! rallume la flamme éteinte des héros anciens, jusqu'à ce que ce siècle de boue redemande la vie, et se lève pour de grandes actions, jusqu'à ce qu'il rougisse de lui-même!

IV.

POUR LES NOCES DE MA SŒUR PAULINE.

Puisque tu vas quitter le silencieux nid paternel, ma sœur, et ce rivage solitaire qu'embellissaient à tes yeux les rêves d'enfants et les douces illusions d'autrefois, pour suivre ton destin qui t'entraîne dans le tourbillon de la vie, considère l'ignominieuse époque dans laquelle le Ciel impitoyable nous fit naître, et songe que tu ne pourras donner que de malheureux enfants à la malheureuse Italie. Fortifie ton sang par la contemplation des grands modèles. Le Ciel ne permet pas que la

vertu respire un air doux; il faut une forte poitrine pour enfermer une âme honnête.

Malheureux ou lâches, l'un des deux, tels seront tes fils. Préfère-les malheureux. Entre les richesses et la pratique de la vertu, la corruption a creusé un abîme infranchissable. Hélas! il naît trop tard et dans un monde trop vieux, celui à qui le Ciel donne aujourd'hui le souffle et la vie. C'est l'affaire du destin. Toi, garde seulement que tes fils ne deviennent ni des courtisans de la fortune, ni les lâches jouets de la crainte ou de l'espoir stérile. C'est ainsi que dans la postérité peut-être vous serez réputés heureux; puisque (ô détestable conduite d'un peuple menteur et lâche!), méprisant la vertu vivante, nous l'honorons après la mort.

Femmes! ce n'est pas peu de chose que la patrie attend de vous; s'il fut donné à la douce flamme de vos regards de dompter le fer et le feu, que ce ne soit pas pour le malheur et l'avilissement de la race humaine. Les vaillants et les sages font cas de votre intelligence, et lui mar-

quent son rôle ; et, tant que le jour dure, ils songent, inclinés devant vous. Moi, je vous demande compte de notre époque. La sainte flamme de la jeunesse s'éteint ; est-ce par votre main ? Notre caractère s'avilit et tombe; est-ce par votre main ? Les intelligences s'endorment, les volontés deviennent méprisables, la valeur native n'a plus de nerfs, n'a plus de muscles ; est-ce par votre faute ?

L'amour, en qui l'estime haut, éperonne la valeur, et la beauté préside aux grands enthousiasmes. Ce cœur est vide d'amour, qui ne se redresse pas quand les vents combattent dans la plaine, que l'Olympe assemble les nuages, et que le tonnerre rugissant frappe les sommets des monts. O épouses ! ô vierges ! que le mépris les chasse loin de vous ceux qui fuient le danger, et le lâche, indigne de sa patrie, qui place en bas lieu ses attachements et ses désirs vulgaires; prouvez que votre cœur brûle non pour des femmelettes, mais pour des hommes.

Craignez d'être appelées mères d'enfants sans

courage. Que votre géniture s'accoutume à supporter les travaux et les peines de la vertu ; qu'elle condamne et méprise ce qu'estime et honore une époque avilie : qu'elle grandisse pour la patrie, pour les grandes actions ; qu'elle s'égale, s'il se peut, au souvenir des héros que ce sol a nourris. Tels les fils de Sparte, au milieu de la renommée des anciens guerriers, grandissaient pour la gloire de la Grèce, jusqu'à ce que la fiancée vint attacher l'épée fidèle aux flancs de son fiancé ; elle lui réservait sa noire chevelure pour l'étendre sur le corps inanimé et nu du jeune guerrier, quand on le rapportait du combat couché sur le bouclier qu'il avait su conserver.

O Virginie, la beauté souveraine, de ses doigts célestes, paraient ta joue de mille charmes, et tes altiers mépris rendaient inconsolable l'insensé maître de Rome. Tu étais belle, tu étais dans la saison de l'âge où les rêves enivrants caressent l'esprit de la femme, lorsque la rustique épée paternelle brisa ta blanche poitrine et que tu descendis volontairement chez Pluton. O mon père,

disais-tu, que la vieillesse flétrisse et dissolve mes membres, que l'on me prépare un tombeau : le lit du tyran ne me recevra pas. Tue-moi, mon père, et que mon sang répandu rende à ma patrie la vigueur et la vie !

O généreuse fille, le jour que tu saluais de tes derniers adieux, était plus resplendissant que nos sombres jours : elle est consolée néanmoins et satisfaite, cette tombe que l'illustre terre natale honore de ses pleurs. Autour de ton cadavre les fils de Romulus brûlent d'une nouvelle fureur; le tyran couvre sa tête de cendres; la liberté enflamme les cœurs; à travers la terre vaincue, le terrible Mars latin campe depuis le pôle ténébreux jusqu'aux confins torrides. Ainsi Rome, l'éternelle, ensevelie dans un honteux repos, ressuscita une seconde fois par le fait d'une femme.

V.

A UN VAINQUEUR DU JEU DE PAUME.

Apprends, noble adolescent, à connaître la gloire et sa voix enchanteresse, et combien les fatigues de la vertu sont au-dessus de la féminine oisiveté. Courage, magnanime lutteur, courage, et si ta vaillance veut, au cours rapide des ans, ravir le butin de la renommée, tourne ton cœur vers les nobles désirs. L'arène retentissante et le cirque, et les applaudissements du peuple t'appellent à d'illustres exploits. La patrie adorée encourage ton orgueilleuse jeunesse à renouveler les antiques exemples.

Ils ne trempèrent pas leurs mains, à Marathon, dans le sang des barbares, ceux qui assistaient stupidement aux jeux dangereux de la palestre, regardant les athlètes nus, et le champ d'Elée; ceux que n'enflammaient pas d'émulation la palme heureuse et la couronne. Non; mais il avait lavé plus d'une fois dans l'Alphée les crinières poudreuses et les flancs de ses chevaux vainqueurs, celui qui entraîna au milieu des pâles bataillons des Mèdes harassés et vaincus, les enseignes et le fer des Grecs; déroute immense qui souleva l'Euphrate jusqu'à ses dernières profondeurs et remplit d'inconsolables gémissements la rive d'esclavage.

Le dira-t-on insensé, celui qui secoue et ravive le feu assoupi des vertus nationales, celui qui ranime dans les âmes engourdies l'ardeur éteinte, qui rend à la patrie le souffle vital? Des jeux! qu'importe? Depuis qu'Apollon fait rouler son triste char, les actions des mortels sont-elles autres choses que jeux? Ce qu'on nomme le réel n'est-il pas moins vain que le simulacre? La

nature elle-même est pleine d'apparences et de beaux mensonges ; qu'un absurde usage proscrive les nobles distractions, le citoyen, méprisant toute glorieuse occupation, consumera sa vie en des loisirs obscurs et stériles.

Le temps viendra peut-être où la dent des troupeaux insultera aux ruines des monuments italiens, et que les sept collines sentiront la charrue; bientôt peut-être les cités latines serviront de retraite aux renards astucieux, et le bois touffu fera entendre son long bruissement parmi nos hautes murailles, si les destins n'arrachent pas nos âmes perverties au funeste oubli des intérêts de la patrie, si le mal arrivé à maturité ne décide pas le ciel, devenu plus favorable, à rappeler nos peuples avilis au souvenir de leur gloire passée.

Courageux adolescent, plains-toi de survivre à ta malheureuse patrie. Tu te serais illustré pour elle au temps où elle portait encore sa brillante couronne : notre faute et notre mauvais destin la lui ont arrachée. Temps évanouis ! Personne aujour-

d'hui ne s'honore d'une telle mère. Pour toi-même cependant, élève ton âme jusqu'au zénith. A quoi nous sert la vie ? Seulement à la mépriser. La vie n'a de charmes qu'au milieu des dangers, alors qu'elle s'oublie elle-même, qu'elle ne peut ni mesurer les heures honteuses et lentes, ni prêter l'oreille à leur cours ; elle n'a de douceurs que, lorsqu'entrainés vers le fleuve d'oubli, elle nous réapparaît plus attrayante.

VI.

BRUTUS.

Lorsque déracinée, la valeur italienne fut étendue, ruine immense, sur la poussière de Thrace, chute prédestinée qui annonçait aux vertes vallées de l'Hespérie et aux rives du Tibre l'arrivée des chevaux barbares, et qui, du fond des forêts dépouillées qu'éclairent les astres du pôle, conviait le fer des Goths à la destruction des illustres remparts de Rome; ruisselant de sueur et du sang de ses frères, Brutus s'assied seul dans la nuit obscure : il veut mourir. Il accuse l'Enfer et

les Dieux inexorables : l'air calme et l'ombre insensible retentissent de ses plaintes vaines.

« Sotte vertu, tu as l'inconsistance du nuage et du fantôme voltigeant; le repentir marche derrière toi. Pour vous, divinités cruelles, (si toutefois il est des Dieux, soit aux Enfers, soit par-delà les nues) pour vous la malheureuse engeance, à qui vous avez demandé des temples, est un jouet et un sujet de moquerie; votre injuste loi insulte aux mortels. Voilà donc comme la piété touche le cœur des Dieux et apaise leur colère? O Jupiter! tu protéges donc les impies? Et quand l'orage éclate dans les airs, quand tu lances la foudre rapide, ce sont les justes et les pieux que frappe le feu divin ?

Ce sont les faibles, esclaves de la mort, qu'oppriment le sort invincible et la cruelle nécessité. Le peuple, s'il ne peut échapper aux tourments, se console en disant que ce sont des maux nécessaires. Est-il donc moins dur, le mal auquel il n'y a pas de remède? A-t-il le privilége de ne plus sentir la douleur, celui qui a renoncé à toute espérance ? O méprisable sort ! le vaillant qui ne

sait ce que c'est que s'avouer vaincu, te fait une guerre à mort, une éternelle guerre. Et ton bras de tyran, alors même qu'il le sent peser victorieux, il le secoue indompté, et le repousse avec fierté ; quand le fer cruel pénètre au plus profond de ses entrailles, il sourit aux ombres noires.

Il déplaît aux Dieux celui qui volontairement descend aux Enfers; car les lâches immortels seraient incapables d'une si courageuse résolution. Nos souffrances et nos infortunes, nos douleurs les plus cuisantes ne seraient-elles qu'un agréable spectacle que les Dieux se seraient réservé pour charmer leurs loisirs ? Par la volonté de la nature, reine et déesse autrefois, nous jouissions, dans les forêts, d'une existence libre et pure, exempte de douleur et de crimes. Maintenant que des usages impies ont chassé de la terre le règne du bonheur et soumis à d'autres lois notre triste vie, si l'âme s'indigne enfin et ne veut plus de ces jours pleins de souffrance, la nature ne reprend-elle pas ses droits? L'homme ne peut-il en appeler à son épée ?

Les animaux, soumis à un destin plus doux, ne connaissent ni le mal, ni leurs propres destinées. La vieillesse les mène tranquillement au passage mortel qu'ils n'ont pu prévoir. Mais quand l'excès de leurs maux leur inspirerait de se briser la tête contre les troncs noueux, ou d'abandonner leurs membres aux vents en se précipitant du haut des rochers escarpés, aucune secrète loi, aucun mystérieux génie ne s'opposerait à l'exécution de leur triste volonté. Vous seuls, de tant de races que le ciel voit vivre, seuls entre tous, fils de Prométhée, vous vous dégoûtez de vivre; et à vous seuls aussi, quand le poids d'un lâche destin vous accable, à vous seuls, Jupiter interdit les rivages de la mort.

Et toi, lune d'argent, tu sors paisiblement de la mer où coule notre sang; tu explores la nuit douteuse et les champs funestes aux armes romaines. Le vainqueur foule aux pieds les cadavres de ses proches ; les collines tremblent ; et de son trône élevé tombe l'antique Rome. Et tu restes impassible! Tu as vu naître les fils de Lavinie, tu as vu

s'écouler les années heureuses et croître les immortels lauriers! Et tu promèneras encore sur la montagne ton immuable rayonnement, quand Rome, au comble de ses malheurs, gémira dans l'esclavage et sous le pied des rois barbares, quand tombera cette forteresse solitaire.

Parmi les rochers nus, et sous les vertes branches, la bête fauve et l'oiseau, pleins de leur éternel oubli, ignorent la grande chute, les changements du sort du monde. Comme auparavant, le toit du laboureur se colorera du rayon de l'aurore, l'aube éveillera les vallons et ranimera parmi les pierres le peuple infini des insectes. O destins! ô race impuissante! nous sommes la partie vile des choses. Les sillons teints de notre sang, les cavernes pleines de nos gémissements, notre douleur ne les peut troubler. Et vous, étoiles, la vue de nos souffrances ne vous fait point pâlir!

Moi qui vais mourir, je n'invoque ni les rois de l'Olympe, ni les sourds tyrans du Cocyte, ni la terre ingrate, ni la nuit, ni toi, dernière clarté qui précède la mort aux ailes noires, la mort qui sait

l'avenir. Des sanglots viendront-ils adoucir ma tombe, dans laquelle le mépris sera couché avec moi? Sera-t-elle honorée par les chants et les présents de la vile multitude? Les temps se précipitent vers le pire; c'est mal s'assurer que de compter sur nos neveux dégénérés pour rendre des honneurs aux âmes courageuses et venger une suprême infortune. L'avide oiseau noir déjà m'enveloppe de ses ailes : que la cruelle bête m'étouffe ! que la tempête emporte ma dépouille ignorée! que ma mémoire et mon nom s'évanouissent dans les airs!»

VII.

AU PRINTEMPS
OU
DES FABLES ANTIQUES.

Puisque le soleil répare les dégâts du ciel; puisque le souffle printanier, ranimant les airs allanguis, chasse et divise la lourde nue qui s'évapore; puisque les petits oiseaux livrent à l'air leurs faibles poumons; qu'à travers les bois pénétrés de chaleur et les brumes dissipées, la douce lumière apporte aux monstres émus un nouveau désir d'amour, et les ranime à l'espérance; peut-être le beau temps revient-il aussi pour les âmes acca-

blées et engourdies par la douleur, pour les âmes que la souffrance et la vue de l'affreuse réalité dévorent avant le temps. Les rayons de Phébus ne sont donc pas obscurcis et éteints à jamais pour les malheureux? Et toi, printemps embaumé, tu inspires et tu touches encore ce cœur glacé qui, dans la fleur de ses ans, apprend à connaître l'amère vieillesse !

Tu vis, tu vis, ô sainte nature! et l'oreille, désaccoutumée de ta voix maternelle, en retrouve les accents. Autrefois les rivages furent la demeure des nymphes ; les fontaines transparentes furent leur tranquille séjour, et leur servirent de miroirs; les danses nocturnes ébranlèrent d'un pied immortel les sommets des montagnes qu'une ruine couronne, et les profondes forêts, où les vents règnent seuls aujourd'hui. Le berger, qui, à l'ombre tremblante de midi, menait ses agneaux altérés aux bords fleuris des fleuves, entendit résonner la chanson malicieuse de Pan, le rustique, le long des rives ; il vit l'onde trembler, et s'étonna que la déesse qui porte le carquois ne

descendit pas dans les flots attiédis, visible à son regard, pour laver sur son sein de neige et sur ses bras de vierge l'immonde poussière de la chasse sanguinaire.

L'herbe, les fleuves et les bois ont été des êtres vivants. Les airs, les nuages, la lune ont connu la famille humaine, au temps où, sur les rivages et les collines, ô flambeau de Cypris! le voyageur, l'œil fixé sur toi, se laissait guider par ta clarté et croyait que, compagne fidèle, tu t'intéressais à lui. Tel autre, fuyant les impures liaisons des villes, les affronts et les querelles funestes, s'il sentait tout à coup, à travers l'obscure forêt, un tronc hérissé heurter sa poitrine, croyait qu'une vive flamme parcourait les veines de l'arbre : il entendait respirer les feuilles, et dans une douloureuse étreinte palpiter secrètement le cœur de Daphé et la triste Philis ; ou bien il croyait entendre les gémissements de l'inconsolable progéniture de Climène, qu'Apollon noya dans l'Eridan.

Et vous, rochers sévères, vous ne restiez pas insensibles aux lugubres accents de la douleur

humaine, quand vos effroyables cavernes étaient la demeure d'Echo ; Echo qui n'était pas un jeu trompeur des airs, mais l'âme inquiète d'une nymphe dépouillée de son corps délicat par un triste amour et une cruelle destinée. A travers les grottes, les rochers nus et les lieux désolés, elle redisait à la voûte du ciel nos angoisses qu'elle n'ignorait pas, nos plaintes profondes et entrecoupées. Et toi, la renommée t'attribue des aventures humaines, oiseau musicien qui, à travers le bois chevelu, maintenant viens chanter le renouveau de l'année; toi qui, à la profonde tranquillité des champs, au ciel sombre, aux vents muets, viens raconter d'antiques malheurs, de criminelles injures et le soleil pâlissant d'indignation et de pitié.

Mais non, aucun lien n'unit ton espèce à la nôtre; ce n'est pas la douleur qui t'inspire ces notes divinement variées : ton innocence reconnue, tu deviens moins chère à la noire vallée. Hélas ! hélas ! puisque les demeures de l'Olympe sont inhabitées, et que la foudre aveugle, errant par les

nuages sombres et les monts, pénètre également d'une froide horreur les bons et les méchants ; puisque cette terre natale, qui nourrit nos tristes existences, est une étrangère qui ne connaît pas ses enfants ; ô toi, mystérieuse nature, reçois la confidence de nos maux et des misérables destinées humaines, ranime en moi le souffle antique ; si tu vis, et si rien ne répond à nos cris de douleur ni dans le ciel, ni sur la terre brûlante, ni au sein des flots, sois de nos maux, sinon compatissante, au moins spectatrice et témoin !

VIII.

HYMNE AUX PATRIARCHES
OU
LES COMMENCEMENTS DU GENRE HUMAIN.

Et vous, pères illustres de la race humaine, le chant de vos fils plongés dans la douleur redira vos louanges, vous qui fûtes plus chers à l'éternel Conducteur des astres, et enfantés à la douce lumière avec beaucoup moins de sujets de larmes que nous. La pitié, la juste loi du ciel n'avait pas créé l'homme pour les irrémédiables chagrins; elles ne l'avaient pas fait naître pour la douleur ni pour préférer le noir tombeau à l'infinie

douceur de la lumière éthérée. Si la tradition parle de votre antique faute qui mit le genre humain sous la tyrannique puissance des maux et des souffrances, d'autres fautes plus graves de vos descendants, leur génie inquiet, une folie plus criminelle armèrent contre eux le ciel irrité et la nature vengeresse. Alors la vie leur devint à charge; ils maudirent le sein qui les avait portés, et l'enfer apparut sur terre avec son cortége de désespoirs.

Père des anciens jours, chef de la famille humaine, tu contemplais la lumière nouvelle, les splendeurs empourprées des sphères tournant sur elles-mêmes, les nouveaux hôtes des champs, et l'haleine des vents passant sur les prairies virginales; l'onde précipitée des montagnes fesait retentir les rochers et les vallons d'un bruit que nulle oreille n'avait entendu jusqu'alors; une paix mystérieuse régnait sur l'emplacement futur des nations fameuses et des cités bruyantes : sur les côteaux incultes montait seul et muet, le rayon brûlant de Phébus, ou la lune couleur d'or. O heu-

reuse solitude ! ô terre ignorante du mal et de toute sinistre aventure ! O père, quelles douleurs, quelle suite immense d'affreux évènements les destins préparaient à ta prospérité! Déjà la rage du meurtre, fureur nouvelle, le fratricide souille le champ stérile, et le divin éther connait les ailes horribles de la mort. Tremblant, vagabond, le meurtrier, pour fuir l'ombre et la solitude, pour échapper à la secrète fureur du vent rugissant des menaces à travers la forêt profonde, le premier, il élève des villes où se réfugient et règnent les soucis affreux; pour la première fois le remords désespéré, trainant sa fièvre qui l'étouffe, réunit et rapproche en des demeures communes les aveugles mortels; la main criminelle se refuse à conduire la charrue ; la sueur du laboureur est regardée comme vile ; l'oisiveté s'assied aux seuils coupables ; la force abandonne les corps affaiblis ; les âmes languissent lâches et molles; la servitude, suprême malheur, règne sur la misérable humanité.

Et toi, qui sur les sommets nuageux sauva ta

race de l'air infesté et du flot mugissant, toi vers qui vola la blanche colombe à travers les sombres nuages et les côteaux surnageants, pour t'apporter le signe d'une espérance nouvelle; tandis que le soleil naufragé sortant de la nue, teignait le pôle ténébreux des belles couleurs de l'arc-en-ciel. Le genre humain reprend possession de la terre : il retourne à ses passions cruelles, à ses plaisirs impies que le remords accompagne. Sa profane industrie nargue les inaccessibles domaines de la mer, et va sous de nouveaux cieux enseigner la souffrance et les pleurs à de nouveaux rivages.

Maintenant, ancêtre des serviteurs du Seigneur, père juste et fort, mon cœur pense à toi et à ta noble postérité. Je dirai comment, vers l'heure de midi, assis à l'ombre de ta tente, près du doux ruisseau où tes troupeaux se désaltèrent et prennent leur repos, tu fus salué par les célestes voyageurs, fantômes éthérés ; et comment, ô fils de la sage Rébecca, vers le soir, près du puits rustique et dans la verte vallée d'Aran, ren-

dez-vous des pasteurs, et halte joyeuse, tu t'épris d'amour pour la délicieuse fille de Laban: amour insurmontable que, par de longs exils, de longs chagrins et par ta patience à supporter un triste esclavage, ton vaillant cœur vit enfin couronner.

Il y eut certainement (si le chant des poètes et le bruit de la renommée ne repaissent pas d'ombres et de vaines illusions l'avide multitude,) il y eut un temps où ce séjour terrestre fut favorable et cher à notre race : nous avons eu notre âge d'or. Non que des ruisseaux de lait arrosassent le flanc des rochers, ni que le tigre se mêlât aux troupeaux dans les bergeries, ni que le berger se plût à conduire les loups à la fontaine; mais le genre humain, ignorant sa destinée, a vécu un temps exempt de maux; soumis aux lois secrètes de la nature et du ciel, il s'est laissé guider par l'illusion, les yeux couverts du primitif bandeau; notre tranquille nef entra dans le port avec l'espérance en poupe.

Dans les grandes forêts d'Amérique, vit une race heureuse, à qui les pâles soucis ne rongent

pas le foie, dont la cruelle maladie ne dompte pas les membres. Les bois leur fournissent la nourriture, le fond des cavernes l'abri; le jour de la mort leur arrive inattendu. O royaumes de la nature, sans armes contre notre scélérate audace! Ces rivages, ces cavernes, ces forêts tranquilles, notre rage indomptable les viole : elle initie ces peuplades à nos douleurs, à nos désirs, et chasse par-delà les confins du monde la fugitive et innocente félicité.

IX

LE DERNIER CHANT DE SAPHO.

Nuit paisible, rayon tranquille de la lune qui se couche, et toi, qui brilles au-dessus du rocher à travers la forêt muette, messagère du jour; aspects aimés, vous fûtes chers à mes yeux tant que les Furies et la Destinée me restèrent inconnues. Maintenant ce doux spectacle ne sourit plus à mes amours désespérées. Ce qui ranime en nous la joie perdue, c'est de voir les flots poudreux du vent se précipiter à travers l'eau limpide et se rouler sur les champs houleux ; c'est d'entendre

le char pesant de Jupiter faire gronder son tonnerre sur nos têtes, entr'ouvrant le ciel ténébreux. Alors au milieu des précipices, à travers les profondes vallées, il nous plaît d'affronter les orageuses ondées, de voir fuir au loin les troupeaux épouvantés, d'écouter le retentissement du grand fleuve luttant contre ses rives, et la fureur menaçante des eaux.

Ton dais est magnifique, ciel divin; tu es belle, ô terre emperlée de rosée! Cette infinie beauté, hélas! les Dieux ont interdit à la malheureuse Sapho d'en jouir. O nature! c'est en vain que je tourne vers toi mon cœur et mes regards suppliants. Amante méprisée, hôte indigne et triste de tes splendides domaines, tu n'as plus de beautés pour moi. La rive ensoleillée, pour moi, n'a plus de sourires, ni la blancheur matinale des portes du jour, ni le chant des oiseaux au plumage de couleur, ni le murmure des hêtres ; rien ne me sourit ; le ruisseau qui roule son onde cristalline à l'ombre des saules penchants, dédaigne d'effleurer mes pieds tremblants, il fuit à mon ap-

proche, et de ses flots plus rapides presse sa rive odorante.

Quelle faute, quel crime si détestable entacha ma naissance, pour que le ciel et la fortune me soient aussi cruels? Enfant, à l'âge où tout s'ignore, ai-je fait quelque mal pour mériter que le fil de ma jeunesse ternie dans sa fleur, se déroulât si tristement au fuseau de la Parque inexorable? Sapho, ta bouche laisse échapper des paroles imprudentes. Une volonté obscure préside aux évènements marqués par le destin. Tout est mystère, excepté la douleur. Enfants délaissés, nous naissons pour les pleurs, et la cause en reste au sein des Dieux. O soucis, espérances de nos jeunes années! Apparences, mensonges, les Dieux l'ont voulu, vous régnerez éternellement chez les hommes. Ni les nobles actions, ni la docte lyre, ni le chant divin ne préservent la vertu de rester obscure sous ses humbles vêtements.

Nous mourrons. Laissant sur la terre son indigne enveloppe, l'âme se sauvera chez Pluton, pour échapper à la cruelle poursuite de l'aveugle

dispensateur des maux. Et toi, à qui m'asservit un immense amour, une constance sans reproches, une vaine fureur d'inépuisables désirs, vis heureux, si jamais enfant de la terre a connu le bonheur ! Jupiter ne m'a pas versé la douce liqueur du tonneau des biens, dont il est avare, depuis le jour où s'évanouirent les illusions et les rêves de mon enfance. Toute joie s'envole avec le premier âge. Aussitôt viennent la maladie, la vieillesse et l'ombre de la froide mort. Après tant de rêves de gloire, et tant d'espérances trompées, voici que j'approche des enfers ; mon génie est votre proie, divinités du Ténare, de la profonde nuit et de la rive éternellement silencieuse !

X.

LE PREMIER AMOUR.

Il revient à mon souvenir le jour où je reçus le premier assaut de l'amour, et où je dis : Hélas ! si c'est l'amour, comme il fait souffrir !

Les yeux fixés à terre tout le jour, je contemplais celle qui, la première, et sans le vouloir, s'ouvrit passage dans mon cœur.

Hélas ! que tu m'as mal traité, amour ! Pourquoi une si douce affection devait-elle entraîner avec elle tant de regrets et tant de douleu

Pourquoi, au lieu d'un plaisir pur, entier et libre, comme je le rêvais, n'ai-je trouvé que joies mêlées de larmes et de tourments ?

Dis-moi, tendre cœur, qui m'épouvantes maintenant, quelles angoisses te fit éprouver cette pensée, auprès de laquelle tout contentement était ennui pour toi ?

Cette pensée, qui jour et nuit t'occupait et te charmait, tandis que tout semblait endormi dans l'univers?

Cœur inquiet, heureux et misérable à la fois, tes battements précipités ne me donnaient pas de relâche, et me mettaient au supplice dans ma couche.

Oh ! comme du milieu des ténèbres surgissait la douce image! Je fermais les yeux, et je la voyais encore sous mes paupières baissées.

Quels doux frémissements se glissaient dans mes os, et comme mille pensées confuses, fugitives

Me passaient dans l'esprit ! Tel un long et

vague murmure passe dans les cîmes d'une antique forêt quand le vent les agite.

Au milieu de mon silence et de mon inaction, que ne m'avertissais-tu, ô mon cœur! du départ de celle dont le nom te faisait palpiter et trembler?

Je ne me sentis pas plus tôt brûler du feu d'amour, que celle qui l'avait allumé s'éloigna.

C'était au point du jour; j'étais couché, ne pensant à rien; j'entendis résonner les pieds des chevaux qui devaient emporter ma vie.

Timide, sans expérience, sans soupçons, je me glissai dans l'obscurité jusqu'au balcon : je tendis avidement, mais en vain, le regard et l'ouïe,

Pour saisir un dernier mot de sa bouche, si le Ciel devait m'accorder de l'entendre encore, cette voix que le destin m'enlevait.

Combien de fois, une voix de la foule frappant mon oreille hésitante, un froid me saisit, et le cœur me battit violemment!

Lorsqu'enfin la voix chère s'éloigna de mon

cœur, quand j'entendis le bruit des chevaux et des roues,

Seul à jamais, je me recouchai tout tremblant ; je fermai les yeux ; de la main je comprimai mon cœur, et un soupir s'échappa de ma poitrine.

Puis, me traînant à genoux à travers ma chambre silencieuse : Quelle autre, m'écriai-je, pourra jamais toucher mon cœur ?

Le triste souvenir alors se logea dans mon sein et ferma mon cœur à toute autre voix, à tout autre visage.

Un long chagrin enveloppa mon être, comme lorsqu'il pleut sans interruption, longtemps et tristement, et que les champs sont inondés.

Enfant de dix-huit ans, je ne te connaissais pas, amour ! et c'étaient tes premières épreuves que subissait mon cœur créé pour la douleur.

Je méprisais tout plaisir ; ni le sourire des astres, ni le tranquille silence de l'aurore, ni le reverdissement des prés, n'avaient de charmes pour moi.

Aucun désir de gloire ne parlait à mon cœur,

mon cœur qui devint si ardent dès que l'amour y eût fait sa demeure.

Et je ne retournai plus à mes chères études ; je les trouvai inutiles, elles auprès de qui tout autre plaisir auparavant me semblait folie.

Hélas ! comment, depuis, ai-je été si différent de moi-même ? Comment un si grand amour put-il être effacé par un autre amour ? Combien, en vérité, nous sommes peu de chose !

Mon cœur seul m'occupait. M'ensevelir dans un éternel entretien avec lui, et garder ma douleur, telles furent mes seules joies.

Les yeux toujours baissés, et le regard intérieur tourné vers mon cœur, je ne souffrais pas que mes yeux s'arrêtassent sur aucun visage, qu'il fût séduisant ou laid.

Je craignais que se troublât dans mon cœur l'image pure et sans tache, comme au vent se trouble l'eau d'un lac.

Et ce regret de n'avoir pas pleinement joui de notre plaisir, regret qui nous accable et change en

poison le bonheur évanoui, ce regret des jours passés me perçait le cœur; la honte n'avait pas encore fait sa lâche plaie dans mon âme.

Ah! je le jure au Ciel, et à vous, cœurs aimants, aucune pensée mauvaise ne se glissa dans mon sein : je brûlai d'un feu pur et sacré.

Ce feu brûle encore : il vit cet amour; elle vit dans ma pensée, l'image adorée de celle qui ne me donna jamais d'autre joie qu'une joie céleste dont je me contente.

XI

LE PASSEREAU SOLITAIRE.

Sur le sommet de la vieille tour, passereau solitaire, tu vas chantant jusqu'à ce que s'éteigne le jour, et ton harmonieuse voix se répand par cette vallée. Autour de toi, le printemps resplendit dans l'air; il tressaille de joie à travers les campagnes; spectacle qui attendrit le cœur. Tu entends bêler les troupeaux, mugir les bœufs, et tu vois les autres oiseaux tes frères, joyeux, faire ensemble mille tours, dans leurs disputes, par les libres espaces du ciel, pour fêter leur meilleure

saison. Toi, pensif et retiré, tu regardes tout cela. Tu ne voles pas avec tes compagnons. Que t'importe cette allégresse? Tu chantes, et tu vois passer ainsi la plus brillante fleur de l'année et de tes jours?

Hélas! combien ma vie ressemble à la tienne! Rires et jeux, doux cortége du premier âge, et toi, frère de la jeunesse, amour, après qui la vieillesse soupire si douloureusement, je n'ai nul souci de vous, je ne sais pourquoi. Que dis-je? je vous fuis, et comme l'ermite, étranger à mon coin natal, je vois s'écouler le printemps de ma vie. Ce jour, qui maintenant fait place à la nuit, est un jour de fête pour notre village. Entends-tu cette cloche qui vibre dans l'air pur? entends-tu ces coups de feu répétés qui tonnent et retentissent de maison en maison. Toute la jeunesse du pays, en habits de fête, quitte le logis et se répand par les chemins. Elle va voir et se montrer. La joie remplit les cœurs. Moi seul, dans ce lieu écarté, je marche à travers la campagne. Je remets à un autre temps tout plaisir et toute joie; et, en

attendant, mon regard perdu dans l'espace reçoit l'atteinte des rayons du soleil qui, par-delà les monts lointains, descend et disparaît. Il semble nous avertir que l'heureuse jeunesse aussi s'évanouit.

Toi, oiseau solitaire, quand sera venu la fin des jours que te comptent les étoiles, tu ne te plaindras pas de ton sort, parce que tous vos désirs sont soumis à la nature. Mais moi, s'il ne m'est pas donné d'éviter le seuil détesté de la vieillesse, lorsque mes yeux ne pourront plus parler au cœur de mes semblables, que le monde sera vide pour mon regard, que le lendemain me paraîtra plus triste encore et plus sombre que le jour présent ; que penserai-je alors de ce que je fuis maintenant, de mes années envolées et de moi-même? Ah ! je me repentirai ! et bien souvent, mais sans en être consolé, je me retournerai vers le passé.

XII

L'INFINI.

Toujours elles me furent chères, cette colline solitaire et cette haie qui, sur un si long espace dérobe à mes yeux l'extrême horizon. Assis, et regardant fixement, j'imagine, au-delà de cette clôture, des étendues infinies, des silences surhumains et le calme le plus profond, dont le cœur s'épouvante non sans raison. Ecoutant le vent bruire dans ces arbres, je vais comparant à leurs voix cet infini silence; ainsi, me souvenant de l'éternité, je compare aux époques disparues

l'époque présente et le bruit qu'elle fait. Dans cette immensité ma pensée se noie, et il m'est doux de m'anéantir dans cet océan profond.

XIII.

LE SOIR DU JOUR DE FÊTE.

La nuit est douce et claire; il ne fait pas de vent. La lune se repose tranquillement sur les toits et au milieu des jardins; sa limpide clarté laisse voir au loin toute la montagne. O ma bien-aimée, déjà tous les sentiers sont muets, et sur les balcons brillent ça et là des clartés de lampe nocturne. Tu dors; un facile sommeil t'accueillit dans ta chambre; aucun souci ne te tourmente; tu ne sais pas, tu ne songes pas quelle plaie tu m'as faite dans le cœur. Tu dors; moi je contemple ce ciel qui parait si clément

et l'antique et toute-puissante nature qui me créa pour la douleur. Je te refuse même l'espérance, m'a-t-elle dit, et les larmes seules feront briller tes yeux. C'était aujourd'hui jour de fête; tu te reposes de tes plaisirs, et peut-être tu vois dans un songe tous les cœurs que tu as charmés et les jeunes hommes qui t'ont plu ; et moi, (oh! que cet espoir ne me vienne pas !) je ne suis pas dans ta pensée. Et cependant je me demande combien de temps il me reste à vivre; je me roule sur le sol; je tremble et je m'écrie : O jours horribles, dans un âge si florissant! Hélas! j'entends sur le chemin, tout près d'ici, la chanson solitaire de l'artisan qui revient, à la nuit close, de ses plaisirs et qui retourne à sa pauvre maison; mon cœur se serre cruellement en songeant comme tout passe en ce monde et presque sans laisser de traces. Le voilà fini, le jour de fête : un jour ordinaire lui succède, et le temps emporte tout. Où est maintenant le bruit des peuples antiques? et la renommée de nos fameux ancêtres ? Où est ce grand empire de Rome? Où sont ses guerres, et ce retentissement d'armes qui remplissait la terre et les

mers? Tout est paix et silence. Le monde entier se repose; personne ne parle plus d'eux. Dans mon enfance, quand j'attendais fièvreusement un jour de fête, ou après qu'il était passé, triste, sans sommeil, je serrais fièvreusement mes oreillers; et déjà comme aujourd'hui, un chant que j'entendais par les sentiers, au milieu de la nuit, et qui mourait lentement en s'éloignant, m'oppressait le cœur.

XIV.

A LA LUNE

Gracieuse lune, je me souviens qu'il y a un an, sur cette colline, je venais te regarder, plein d'angoisses. Tu te suspendais alors, comme tu fais à cette heure, sur cette forêt que tu éclaires en entier. Ta face apparaissait à mes yeux obscurcis par les pleurs qui tremblaient à leurs cils; la vie alors m'était pénible, et l'est encore; rien n'est changé, ô lune, astre cher! Et cependant ce souvenir me plaît, et je trouve du charme à constater l'âge de ma douleur. Oh! dans la jeu-

nesse, quand l'espoir est long encore et que les souvenirs sont rapprochés, il est doux de se rappeler le passé, même dans la tristesse, et quand la blessure saigne encore.

XV

LE RÊVE

C'était le matin, c'était l'heure où un sommeil plus léger et plus doux clôt nos paupières; à travers le balcon, par les fenêtres fermées, le soleil glissait ses premières blancheurs dans ma chambre encore plongée dans l'obscurité. Je vis, tout près de moi, me regardant au visage, le fantôme de celle qui la première m'apprit l'amour et puis me laissa dans les larmes. Elle ne me paraissait pas morte, mais triste, et telle que se montrent à nous les malheureux. Elle toucha mon front de sa

main, et, en soupirant : Tu vis, me dit-elle, et tu ne gardes aucun souvenir de moi?

— D'où et comment viens-tu, ô chère beauté? répondis-je. Combien je t'ai pleurée! combien je te pleure encore! Je ne croyais pas que tu dusses me faire cette question qui rend ma douleur plus inconsolable. Mais, dois-tu m'abandonner encore une fois? Hélas! je le crains. Maintenant, dis-moi, que t'est-il arrivé? es-tu la même qu'auparavant? que se passe-t-il en toi? — L'oubli obscurcit tes pensées, et le sommeil les enveloppe, me dit-elle. Je suis morte, et tu m'as vu pour la dernière fois, il y a plusieurs mois. — A cette voix, une immense douleur me serra la poitrine. Elle poursuivit : Je me suis éteinte à la fleur de mes ans, alors qu'il est si doux de vivre et que le cœur n'a pu encore éprouver par lui-même combien est vide toute espérance humaine. Ceux qui souffrent en viennent vite à désirer celle qui guérit tous les maux. Mais, que ta venue, ô mort, est triste aux jeunes gens! et qu'il est cruel de les voir s'engloutir dans la terre, ses longs espoirs! A

quoi bon connaître ce que le voile de la nature cache aux inexpérimentés de la vie ? Qu'est-ce qu'une sagesse prématurée auprès de l'aveugle douleur? — O chère infortunée, tais-toi, tais-toi, lui dis-je. Tu me brises le cœur avec ces paroles. Ainsi tu es morte, ô mon âme, et je vis! et il était écrit dans le ciel que ce corps adoré, que ce corps si charmant ressentirait les défaillances suprêmes, tandis que ma misérable enveloppe resterait intacte. O combien de fois, en pensant que tu n'es plus, et que jamais il ne me sera donné de te revoir en ce monde, j'ai refusé d'y croire! Hélas! hélas! quelle est cette chose qui s'appelle la mort? que ne puis-je aujourd'hui l'apprendre par expérience, et arracher ma fragile existence à l'horrible haine du Destin! Je suis jeune, mais ma jeunesse va se consumant et s'éteignant comme la vieillesse. La vieillesse m'épouvante. Elle est si loin de moi, cependant. Pourquoi ma jeunesse lui ressemble-t-elle tant? — Nous sommes nés tous les deux pour la douleur, dit-elle; le bonheur n'a pas souri à notre berceau; le ciel s'est réjoui de nos peines.— Si maintenant, ajoutai-je, mes yeux

s'emplissent de larmes à l'idée de notre séparation, si la pâleur couvre mon visage, si mon cœur est plein d'angoisses ; dis-moi, aucune étincelle d'amour ou de compassion pour ton malheureux amant n'atteignit-elle jamais ton cœur, pendant que tu vivais? Moi, je traînais alors mes jours et mes nuits, partagé entre l'espérance et le désespoir. Aujourd'hui un doute stérile fatigue mon âme. Ah! si, une seule fois, la douleur te prit en voyant l'horrible vie que je menais, ne me le cache pas, je t'en prie, et qu'un souvenir me reste pour me consoler, maintenant que l'avenir nous est ravi. — Et elle : Console-toi, infortuné! je ne te fus pas avare de compassion tant que je vécus; je ne le suis pas maintenant, car je fus malheureuse aussi. Ne te plains pas, ami, de l'infortunée créature.

— Par nos malheurs et par l'amour qui me consume, m'écriai-je, par le nom chéri de la jeunesse et l'espoir de nos jours perdu, permets, ô bien-aimée, que je touche ta main. Et elle, par un geste triste et doux, me la tendait. Tandis que je

la couvre de baisers, que palpitant d'une joie sombre, je la serre contre ma poitrine oppressée, le visage et le sein inondés de sueur, ma voix s'arrête dans ma gorge, le jour tremble devant mes yeux. Quand son regard se fut fixé tendrement sur le mien : — Oublies-tu, mon bien-aimé, dit-elle, que ma beauté n'est plus? En vain, infortuné, tu t'enflammes et frémis d'amour. Enfin, adieu ! maintenant nos âmes malheureuses et leurs enveloppes mortelles sont séparées à jamais. Tu ne vis plus pour moi; jamais plus tu ne vivras; les destins ont trahi la foi que tu m'avais jurée.

Alors, voulant crier dans mon angoisse, me pâmant de douleur, les yeux pleins de larmes, je sortis de mon sommeil. Elle restait pourtant devant mes yeux, et je croyais encore la voir dans le rayon tremblant du jour.

XVI

LA VIE SOLITAIRE.

La pluie du matin frappe doucement à ma fenêtre, et me réveille; c'est l'heure où la poule, battant des ailes, saute de joie dans le poulailler fermé; où l'habitant des champs paraît à son balcon; le soleil naissant darde ses rayons à travers les larmes qui tombent du ciel. Je me lève; et les légères nuées, les premiers cris des oiseaux, l'air frais et les côteaux riants, je les bénis; car je vous connais trop, funestes murs des villes, où la haine est la compagne de la douleur! Ainsi je vis dans

le chagrin et ainsi je mourrai, oh! bientôt! Je te bénis, heure matinale, et pourtant l'ingrate nature ne m'offre en ces lieux aucune consolation. Oh! qu'elle me traitait mieux autrefois! Toi aussi, donc, tu méprises le malheur, et dédaigneuse de nos maux tu te fais la servante des heureux, ô nature! Et dans le ciel et sur la terre il ne reste à l'infortuné d'autre refuge que la mort.

Quelquefois je m'assieds dans un lieu solitaire, sur une éminence, au bord d'un étang entouré d'arbres au feuillage muet. Là, quand midi brûlant passe dans le ciel, que le soleil mire dans les eaux sa tranquille image, que nul souffle de brise n'agite l'herbe ni les feuilles, je reste immobile : le lac n'a point de rides ; on n'entend ni le chant de la cigale, ni le battement d'ailes des oiseaux dans le feuillage, ni le bourdonnement des insectes; de près ni de loin, aucun bruit, aucun mouvement. Le calme le plus profond règne sur ces rives. J'oublie le monde entier et moi-même. Il me semble que déjà mes membres gisent séparés, privés de sensibilité et de vie, que rendu à l'éternel

repos, mon être se confond avec ces lieux silencieux.

Amour, amour, tu as fui loin de mon cœur qui fut autrefois si brûlant. Le malheur l'étreignit de sa froide main; il est devenu de glace dans la fleur de mes ans. Il me souvient du jour où je te sentis naître dans ma poitrine. C'était ce doux et irrévocable temps où s'ouvre aux regards du jeune homme cette fatale scène du monde, qui lui sourit comme une vue du paradis. Il sent son cœur dans sa poitrine battre d'espérance et de désir; il se pare pour cette vie, le malheureux, comme pour une nuit de fête. Je ne t'eus pas plus tôt logé dans mon cœur, amour, que déjà le destin avait brisé ma vie, et que mes yeux étaient condamnés à des pleurs éternels.

Et pourtant, que mes yeux viennent à rencontrer sur la plage déserte le visage d'une belle jeune fille à l'heure où se lève l'aurore silencieuse, ou quand midi fait étinceler les toits, les collines et les plaines; que, dans le calme d'une nuit d'été, arrêtant au pied des villas ma course vagabonde

et contemplant la campagne déserte, j'entende résonner dans la chambre solitaire la voix de quelque belle enfant qui prolonge, la nuit venue, son travail journalier, mon cœur, ce cœur pétrifié, se met à battre, hélas! Mais il retourne vite à son lourd sommeil; car les doux mouvements sont chose rare pour lui.

O lune! astre cher, sous ton paisible rayon le lièvre timide gambade à travers bois ; et le matin entend maugréer le chasseur, qui trouve les pistes embrouillées et trompeuses; mille traces l'égarent et l'éloignent des gîtes. Salut, douce reine des nuits! ton rayon indiscret se glisse à travers les buissons, les rochers et les ruines. Il fait briller une étincelle sur l'arme du pâle malfaiteur qui, l'oreille tendue, interroge de loin le bruit des roues, le pas des chevaux sur la route déserte; bientôt, à l'improviste, le cliquetis de ses armes, son cri sauvage et sa présence sinistre glacent de terreur le voyageur qu'il laisse, parmi les pierres, dépouillé et demi-mort. Indiscrètement aussi ton rayon suit à travers les carrefours des villes le

galant de bas étage qui rase les murs, sortant du cabaret, recherche l'ombre protectrice, et s'arrête transi de peur à la vue des balcons ouverts et des lampes étincelantes. Importune aux malfaiteurs, ta clarté me sera toujours chère sur cette plage où tu ne montres à ma vue que de riantes collines et des champs spacieux. Je l'accusais autrefois ton doux rayon lorsque, dans les lieux fréquentés, il m'offrait aux regards des hommes et me montrait des faces humaines; je n'étais pas un coupable, cependant. A présent, je veux te louer toujours et t'admirer, soit que tu m'apparaisses comme un navire voguant à travers les nuages, ou que, sereine dominatrice de la plaine éthérée, tu contemples notre triste demeure mortelle. Tu me reverras souvent, solitaire et muet, errer dans les bois et sur les rives verdoyantes, ou m'asseoir sur l'herbe, trop heureux s'il me reste un cœur et un souffle pour soupirer.

XVII.

CONSALVO.

Presqu'au moment de quitter la terre, Consalvo était étendu sur son lit de douleurs. Il avait autrefois dédaigné de songer à sa destinée ; et déjà, avant d'avoir atteint la moitié de son cinquième lustre, il allait goûter l'éternel oubli qu'il avait tant désiré. Arrivé à son dernier jour, il était depuis longtemps abandonné de ses plus chers amis; car celui qui renonce au monde n'a bientôt plus un seul ami. Auprès de lui cependant, venue par pitié et pour consoler un peu sa solitude, était

Elvire, que sa divine beauté avait rendue célèbre. Bien qu'il ne lui eût jamais dit un seul mot d'amour, elle connaissait son pouvoir sur le cœur du malheureux; elle savait ce qu'un regard d'elle, un mot de tendresse, mille et mille fois imploré dans sa pensée fidèle, apporterait de secours et de consolation au moribond. Une crainte invincible avait jusque-là enchaîné les plus violents désirs dans l'âme de Consalvo; tant l'excès d'amour l'avait rendu enfant et timide.

Mais enfin l'approche de la mort rompit les liens qui retenaient sa langue. Reconnaissant à des signes certains que ce jour était son dernier, et la voyant prête à partir, il la retint et serrant dans sa main cette main si blanche : — Elvire, l'heure te presse, dit-il; tu t'en vas, adieu. Je ne te verrai plus, je crois. Ainsi, adieu. Reçois pour tes soins les plus grands remercîments que ma bouche puisse proférer. Te récompensera celui qui en a le pouvoir; si toutefois le Ciel récompense les êtres compâtissants. — La belle créature pâlissait à ces mots, et son sein haletait; car tou-

jours le cœur humain se serre douloureusement à ces paroles : « Adieu pour toujours ! » si étranger que nous soit celui qui part, et qui les prononce ! Elle voulait le contredire et lui cacher l'approche du moment fatal ; mais il la prévint : — Tu sais, je ne crains pas la mort ; elle vient à mon appel, à ma prière ; et joyeux m'apparaît ce jour funèbre. Il m'est cruel, c'est vrai, de te perdre à jamais. Hélas ! je te quitte pour toujours. Cela me déchire le cœur. Je ne verrai plus ces yeux ! Je n'entendrai plus ta voix ! Dis-moi, avant de me quitter pour l'éternité, Elvire, ne voudrais-tu pas me donner un baiser ? un baiser seulement en toute ma vie ? La grâce que je te demande ne se refuse pas à qui meurt. Et je ne pourrai me vanter de cette faveur, moi, déjà à demi éteint, à qui une main étrangère, aujourd'hui même, bientôt va fermer les yeux pour toujours. — Il dit, soupira, et les yeux suppliants, posa sa lèvre froide sur cette main adorée.

La belle créature resta irrésolue et dans une attitude pensive. Elle tenait son regard fixe et

étincelant de mille caresses sur celui de l'infortuné, où brillait la dernière larme. Son cœur ne lui permit pas de rejeter cette demande, d'augmenter par un refus l'amertume de ce triste adieu. Elle se laissa entraîner par la pitié que lui inspirait cet amour ardent qu'elle connaissait bien. Et ce visage céleste, ces lèvres tant désirées, cause de tant de rêves et de tant de soupirs depuis longues années, les approchant doucement du visage défait et déjà pâli par la mort, elle imprima plusieurs baisers, douce et mue de grande compassion, sur les lèvres convulsives de l'amant tremblant et en extase.

Que devins-tu alors, malheureux Consalvo ? Sous quel aspect t'apparurent alors la mort, la vie, le malheur ? — Il posa la main de la bien-aimée sur son cœur, où battaient les dernières palpitations de la vie et de l'amour : — O mon Elvire ! dit-il, je suis bien encore sur terre ! ces lèvres étaient bien tes lèvres ! C'est ta main que je serre. Il me semble que c'est une vision, un rêve, une chose inouïe. Que ne dois-je pas à la

mort pour cela, Elvire? Mon amour ne te fut jamais caché, ni à toi, ni aux autres; car l'amour véritable jamais ne peut se cacher. Il se révéla à toi par mes actions, mon visage défait, mes regards, non par mes paroles. Encore et toujours il serait resté muet, l'immense amour qui règne sur mon cœur, si la mort ne l'avait rendu audacieux. Je mourrai content maintenant, et je ne me plaindrai plus d'avoir ouvert les yeux à la lumière du jour.

Je n'ai pas vécu inutilement puisqu'il me fut donné d'appuyer ma bouche sur ta bouche. Au contraire, je trouve mon sort heureux. Il y a deux belles choses au monde, l'amour et la mort. Le Ciel me conduit à l'une dans la fleur de mon âge, et j'ai reçu de si grandes faveurs de l'autre. Ah! si une fois, une seule, tu eusses rendu mon long amour content et satisfait, ah! la terre eût été pour moi le Paradis. Même la vieillesse, la vieillesse abhorrée, j'aurais tout souffert d'un cœur tranquille. Car, pour la supporter, il m'aurait suffi d'un souvenir et de cette pensée : Je fus heu-

reux entre tous les heureux ! Hélas ! le Ciel n'accorde pas à l'homme tant de bonheur ; il ne couronne pas un tel amour. Volontiers, au sortir de tes embrassements, je me serais livré au bourreau, affrontant la roue et le bûcher ; je serais descendu au séjour de l'éternel supplice.

O Elvire, toutes les félicités du ciel ne valent pas un seul de tes sourires d'amour, et il est mille fois plus heureux que les immortels celui qui peut ensuite mourir pour toi ! Il est donc permis, ce n'est pas un songe comme je l'ai cru longtemps, il est permis de goûter le bonheur sur la terre. Je l'ai appris le jour où nos regards se confondirent. C'est la mort qui me vaut cela. Et si cruel, si plein d'angoisses qu'il soit, ce jour, je ne puis me plaindre de lui.

Maintenant, vis heureuse, mon Elvire, embellis le monde de ta beauté. Personne ne t'aimera comme je t'ai aimée. Un autre amour égal au mien ne peut naître ici-bas. Combien de fois, depuis si longtemps, Consalvo t'a appelée, suppliée avec des larmes ! Comme, au nom d'Elvire, le cœur

glacé, je pâlissais! comme je tremblais en franchissant ton triste seuil, à ta voix céleste, à la vue de ton front d'ange, moi qui ne tremble pas devant la mort! Mais la force et la vie me manqnent pour exprimer mon amour. Le temps ne m'appartient plus, et mon jour est passé. Adieu, Elvire. J'expire, et ta chère image va s'effacer pour jamais de mon cœur. Adieu. Si cet amour ne te fut pas importun, pour le prouver apporte demain un soupir à ma tombe.

Il se tut; bientôt la voix lui manqua avec le souffle; et son premier jour de bonheur s'éteignit avant le soir.

XVIII

A SA BIEN-AIMÉE

Chère beauté, dont je suis amoureux sans jamais t'approcher ni te voir, excepté lorsque pendant mon sommeil ton ombre divine vient éveiller mon cœur, ou que, dans la campagne, ton cher fantôme rend plus splendide la lumière du jour et plus doux le sourire de la nature; as-tu vécu aux temps enchantés que les hommes appellent l'âge d'or, et n'es-tu maintenant qu'une âme légère, voltigeant à travers ce monde? Ou bien la destinée avare qui nous prive de ta présence, te réserve-t-elle pour les temps à venir?

Je n'ai aucun espoir de te voir jamais vivante, si ce n'est quand mon âme solitaire s'en ira par un chemin nouveau vers la demeure inconnue. Déjà, au matin de ma journée incertaine et triste, j'ai pensé que tu devais être ma compagne dans le voyage à travers ce pays aride et nu. Mais il n'y a rien sur la terre qui te ressemble, et si quelque femme pouvait te ressembler de visage, de geste et de voix, elle serait encore, avec cette ressemblance, beaucoup moins belle que toi.

Si tu avais été une réalité, te montrant aux hommes telle que je te vois dans ma pensée, celui qui t'aurait aimée aurait trouvé le bonheur au milieu des douleurs inhérentes à la condition humaine. Et si j'étais celui-là, je ressentirais, en t'aimant, comme aux premiers jours de ma jeunesse, l'amour de la vertu et la soif de la gloire. Au lieu d'être comme les destins nous l'ont faite, pleine d'inconsolables douleurs, la vie serait, avec toi, semblable à celle dont les immortels jouissent dans les cieux.

Dans les vallons où retentit le chant du labou-

reur infatigable, je m'assieds pour pleurer le fantôme adoré qui me fuit; sur le penchant des côteaux où le souvenir m'accompagne, je pleure mes joies perdues, mes espérances évanouies; et mon cœur plein de toi s'excite à palpiter. Puisse-t-il dans l'air empesté de ces tristes temps garder toujours ta céleste image! à défaut de la réalité, je me contenterai du cher fantôme.

Si tu es une de ces idées éternelles dont l'immortelle essence dédaigne de se vêtir d'une forme palpable, et d'expérimenter, au milieu des êtres mortels, les malheurs de cette funèbre vie ; si tu habites une autre sphère, que ses évolutions emportent à travers les mondes innombrables; si, plus rapprochée que nous du soleil, tu jouis de sa lumière dans la plus belle des étoiles, respirant un plus pur éther; de cette terre d'ici-bas, où les années sont rapides et funestes, daigne recevoir cet hymne d'un amant inconnu.

XIX.

AU COMTE CARLO PEPOLI.

Ce rêve attristant et pénible qu'on appelle la vie, comment le supportes-tu, mon Pepoli? De quelles espérances nourris-tu ton cœur? En quelles pensées, en quelles œuvres joyeuses ou tristes dépenses-tu les loisirs que t'ont laissés tes aïeux, lourd et fatiguant héritage? En toute condition humaine, toute la vie est inutilité, si l'on doit appeler inutiles ce travail, ces efforts qui ne tendent pas à un digne objet, ou ne sauraient en aucun cas atteindre un noble but. La gent indus-

trieuse que l'aube tranquille et le soir voient briser les mottes de terre, soigner les moissons et les troupeaux, ne prend-elle pas des soins inutiles, puisque son travail a pour but d'assurer l'existence, et que l'existence réduite à elle-même n'a aucun prix pour l'homme? Le pilote veille inutilement jours et nuits ; inutiles sont les continuels efforts de l'artisan dans l'atelier ; inutiles sont les veilles du soldat et les dangers qu'il court sous les armes ; inutiles les soucis de l'avide marchand. Car aucun d'eux n'acquiert ni pour lui, ni pour autrui, la belle félicité, unique préoccupation , unique désir de la nature humaine ; aucun ne la peut conquérir ni par ses soins, ni par ses fatigues, ni par ses veilles, ni par les dangers auxquels il s'expose. A l'âpre désir de bonheur qui vainement tourmente l'homme depuis que le monde est monde, la nature a joint les impérieuses nécessités de l'existence auxquelles il ne peut pourvoir que par la réflexion et le travail ; afin que le jour parût au malheureux mortel sinon agréable, au moins rempli ; afin que cette confuse agitation berçant le désir, le cœur eût

moins le loisir d'en souffrir. De même l'innombrable famille des animaux, en qui vit un instinct de bonheur non moins trompeur que nos désirs, préoccupée de ce but unique qui est d'assurer son existence, ne songe point à accuser la longueur du temps, et vit en somme moins tristement que l'homme.

Mais nous qui chargeons les bras d'autrui de pourvoir à notre subsistance, comment subvenir sans ennuis ni peines à cette dure nécessité à laquelle nul ne peut nous soustraire, celle de remplir notre vie ; fâcheuse, inexorable nécessité dont rien ne peut exempter l'homme, ni les richesses accumulées, ni les nombreux troupeaux, ni les champs fertiles, ni les palais, ni les manteaux de pourpre. Celui qui méprisant ses stériles années, haïssant la lumière, et poussé à hâter ses destins, ne porte pas sur lui-même une main homicide, cherche en vain de tous côtés, pour apaiser la cruelle morsure de ses désirs, mille remèdes sans puissance, qui ne peuvent remplacer le seul que la nature ait mis à sa portée.

Le soin des vêtements et de la chevelure, les passe-temps, la promenade, le goût des chevaux et des voitures, les assemblées, les rendez-vous sur les places bruyantes ou dans les jardins, les jeux, les repas, le bal envié l'occupent le jour et la nuit. Jamais le sourire ne quitte ses lèvres; mais, hélas! dans sa poitrine siége l'éternel ennui, lourd, invincible, immobile, comme un pilier de diamant; rien ne peut l'ébranler, ni la vigueur de la jeunesse, ni les doux accents d'une bouche rose, ni le regard tendre et tremblant de deux yeux noirs, pas même ce regard adorable, ce qu'il y a de plus divin sur la terre.

Un autre, comme s'il était déterminé à fuir partout le triste sort humain, passe le temps à changer de pays et de climats, erre de mer en mer, de montagne en montagne, parcourt le monde entier, atteint toutes les limites des espaces que la nature ouvrit à l'homme vers tous les points de la terre. Hélas! le noir chagrin monte sur son vaisseau; et dans tous les pays, sous tous les cieux où il appelle le bonheur, la tristesse seule lui répond.

Il y en a qui choisissent, pour oublier la vie, le cruel métier de Mars, et qui teignent leurs mains du sang de leurs frères. Il y en a qui cherchent le bonheur dans le malheur d'autrui, qui pensent alléger leurs maux en redoublant ceux des autres, qui persécutent la vertu, la sagesse, les arts, foulant aux pieds concitoyens et étrangers ; qui, troublant l'antique repos des lointains rivages, y portent le négoce, la guerre et la fraude, et arrivent ainsi péniblement au terme de leur vie.

Des goûts plus paisibles, des soins plus délicats te gouvernent dans la fleur de ta jeunesse, dans le bel avril de tes années ; jeunesse ! oh ! le plus beau présent des cieux pour les autres hommes ! mais pénible, amer et funeste à qui n'a pas de patrie ! Le goût des vers te possède et t'entraîne ; tu aimes à peindre avec des mots les beautés, si rares hélas ! et si fugitives, que le monde nous offre, tout ce que nous retracent notre fantaisie et la divine imagination, plus clémente que la nature et que la destinée. Mille fois heureux celui qui ne perd pas dans le cours des ans la fragile puissance d'ima-

giner; celui à qui les dieux ont accordé de garder l'éternelle jeunesse du cœur, qui dans l'âge mûr et la vieillesse, aussi bien que dans la jeunesse, voit la nature plus belle en sa pensée secrète, peuple la solitude et fait vivre la mort. Que le ciel te donne ce bonheur! que cette même flamme qui embrase maintenant ta poitrine, fasse un jour de toi un amant en cheveux blancs de la poésie! Pour moi, je sens déjà toutes les douces illusions de la jeunesse m'abandonner; déjà s'évanouissent mes rêves adorés dont le souvenir me sera jusqu'à ma dernière heure un sujet de larmes et de regrets. Et quand ce cœur sera glacé à jamais, que rien ne pourra plus le toucher, ni la tranquille et riante solitude des champs, ni le gazouillement printanier des oiseaux, ni la lune montant silencieusement dans le ciel pur au-dessus des plaines et des collines; quand toute beauté de nature ou d'art sera pour moi inanimée et muette, que toute sensation, toute affection tendre me sera devenue étrangère; alors, mendiant où je pourrai une dernière consolation, je me jetterai, pour utiliser ma vie, en de plus sévères occupations. J'étudierai

la vérité, le sens vrai de la destinée de l'homme et des choses éternelles; je rechercherai quel est le but de la création, pourquoi tant de douleurs et de misères accablent l'humanité, vers quelle fin dernière la précipitent la nature et le destin; quel être invisible se réjouit ou tire profit de nos maux, à quelle volonté, à quelles lois est soumis cet indéchiffrable univers, dont les sages célèbrent les louanges et que je me contente d'admirer.

Voilà ce qui occupera mes loisirs. Connaître la vérité, si triste qu'elle soit, a encore son charme. Et que mes écrits sur ces matières soient ou dédaignés ou mal compris du public, je ne m'en plaindrai pas; car j'aurai renoncé alors à la gloire, dont je ne nie pas la divine puissance, mais qui est plus aveugle que la fortune, le destin et l'amour.

XX

LA RÉSURRECTION.

J'ai cru qu'à la fleur de mes ans, tous les doux chagrins de mon premier âge étaient morts en moi,

Les doux chagrins, les tendres mouvements du cœur profond, Ah! quoique ce soit au monde, éprouver nous est doux !

Que de plaintes et que de larmes s'échappèrent de ma poitrine quand pour la première fois la douleur manqua à mon cœur glacé!

Quand je ne sentis plus les battements accoutumés, que l'amour s'exila, et que mon sein endurci cessa de soupirer!

Je pleurai ma vie dépouillée et désespérée, la terre rendue stérile à mes yeux et comme enfermée dans un éternel hiver,

Le jour désert, la nuit muette, plus solitaire et plus sombre, la lune éteinte pour moi, les étoiles éteintes dans le ciel.

Cependant, de ces larmes la source était l'ancien amour; au fond de ma poitrine vivait encore mon cœur,

L'imagination fatiguée redemandait les chères images, et ma tristesse était encore de la douleur.

Peu après, ce reste de dernière douleur s'éteignit aussi, et il ne me resta plus même la force de me plaindre.

Je restai inanimé : effaré, fou de chagrin, je refusai toute consolation; comme mort et anéanti, mon cœur s'abandonna.

Que devins-je? combien différent de moi-même

522373

qui avais autrefois nourri dans mon cœur un feu si brûlant, une si chère illusion!

L'hirondelle vigilante, chantant au point du jour autour de mes fenêtres, ne me toucha plus le cœur;

Ni la cloche du soir, ni le dernier adieu du jour, dans la villa solitaire, après les pâles journées d'automne.

En vain j'ai vu briller l'étoile de Vénus sur le sentier muet; en vain la vallée a retenti du triste chant du rossignol.

Et vous, yeux tendres, vous, regards errants et fugitifs, vous, premier et éternel amour des amants dont le cœur est noble,

Blanche main s'offrant nue à la mienne, vous ne pouviez me tirer de mon cruel engourdissement.

Privé de toute douceur, triste mais non troublé, mon état était la tranquillité; mon visage n'en trahissait rien.

J'aurais désiré voir la fin de mes jours; mais le désir même était éteint dans mon cœur.

Pareil au cours inutile et honteux de la vieillesse, je conduisais ainsi l'avril de mes ans.

Ainsi, ô mon cœur, tu traînais tes jours innommables, ces jours que le Ciel nous a départis si courts et si éphémères.

Qui me réveille maintenant de mon lourd et oublieux sommeil? Quelle est cette vigueur nouvelle que je sens en moi?

Doux mouvements, rêveries, palpitations, heureuse illusion, ce cœur ne vous est donc pas fermé pour toujours?

Etes-vous cette unique lumière de mes jours, les amours que j'ai perdues dans ma jeunesse?

Partout où je tourne mon regard, vers le ciel ou vers des bords fleuris, tout m'inspire une douleur, tout m'apporte une joie.

La plaine, les bois, la montagne reviennent vivre en moi; la source parle à mon cœur; la mer me parle.

Qui me rend les larmes après un si long oubli? Comment le monde me paraît-il si changé?

Peut-être, ô mon cœur, l'espérance se joue-t-elle de toi? Ah! je ne verrai plus le visage de l'espérance!

La nature m'avait donné en partage les palpitations et les douces illusions. Les chagrins ont endormi en moi la faculté native,

Ils ne l'ont pas anéantie; le destin et le malheur ne l'ont pas vaincue; la triste vérité ne l'a pas effacée par sa présence funeste.

Je sais combien la vérité est différente de mes beaux rêves; je sais que la nature est sourde et qu'elle ne peut compâtir à nos maux;

Qu'elle ne s'est point inquiétée de notre bonheur, mais de notre existence seulement; pourvu qu'elle nous garde pour la douleur, elle ne se soucie pas d'autre chose;

Je sais que le malheureux ne trouve pas de pitié chez les hommes; que dans son infortune son semblable le fuit et le raille;

Je sais que ce triste siècle ne reconnaît ni le génie ni la vertu; qu'aux nobles efforts la gloire, même toute nue, n'est pas accordée.

Et vous, beaux yeux tremblants, rayon divin, je sais que votre éclat est faux, que l'amour n'attise pas votre flamme ;

Aucun amour profond et caché ne brille en vous; ces blanches poitrines ne renferment aucune étincelle;

Au contraire, c'est leur habitude de se jouer des maux d'autrui; et le dédain est la récompense d'une divine ardeur;

Cependant je sens revivre en moi les illusions détruites, et mon cœur s'émerveille de ses propres battements.

De toi, mon cœur, vient ce dernier souffle, et l'ardeur native! de toi me vient toute consolation!

Je le sens, l'âme élevée, généreuse et pure est trompée à la fois par le destin, la nature, le monde et la beauté ;

Mais puisque tu vis, ô misérable cœur, puisque tu ne t'avoues pas vaincu par la destinée, je n'appellerai pas inexorable celui qui me donne de respirer encore.

XXI.

A SILVIA.

Silvia, te souvient-il encore du temps de ta vie mortelle, où la beauté resplendissait dans tes regards rieurs et furtifs, quand tu franchissais, joyeuse et pensive, le seuil de la jeunesse?

Le tranquille logis et les chemins d'alentour résonnaient de ton éternelle chanson, lorsque, assise, tu t'appliquais aux travaux féminins, toute heureuse du vague avenir que tu avais dans l'esprit. C'était mai, le mois embaumé. Tu passais ainsi tout le jour.

Alors, moi, laissant le papier arrosé de mes sueurs, et l'attrayante étude, auxquels je sacrifiais mes premières années et la meilleure partie de moi-même, du haut de la terrasse de la maison paternelle, je tendais l'oreille au son de ta voix et au frémissement de ta main légère qui se fatiguait à parcourir la toile. J'admirais le ciel pur, les chemins que le soleil dorait, d'un côté les jardins et la mer lointaine, de l'autre la montagne. Le langage terrestre ne peut dire ce qu'alors je ressentais dans mon cœur.

Quelles douces pensées, quelles espérances, quels chœurs d'allégresse, ô ma Silvia! Sous quel aspect enchanteur nous apparaissaient alors la vie et nos destinées! Quand je me rappelle cet espoir si grand, un âpre et inconsolable chagrin m'oppresse, et je me reprends à pleurer sur mes malheurs. O nature, nature, pourquoi ne m'as-tu pas donné ce que tu me promettais alors? Pourquoi trompes-tu ainsi tes enfants?

Toi, avant que l'hiver n'eût flétri l'herbe de la prairie, assaillie et vaincue par un mal secret, tu

mourus, tendre fille. Tu ne vis pas éclore la fleur de tes ans. La douce louange de tes cheveux noirs, de ton regard candide et passionné, n'a point caressé ton cœur. Tu n'as pas, aux jours de fête, parlé d'amourettes avec tes compagnes.

Bientôt aussi mourut ma douce espérance. A mes années aussi les destins ont ravi la jeunesse. Comme tu passas vite, chère compagne de mon printemps! ô mon espoir tant pleuré! Le voilà donc ce monde! Les voilà ces plaisirs, cet amour, ces travaux, ces succès, dont nous nous entretenions si souvent ensemble!

Tel est donc le sort de la race mortelle? Quand la vérité allait t'apparaître, tu mourus, infortunée, et de la main tu me montras de loin la froide mort et une tombe ouverte.

XXII.

SOUVENIRS.

Belle constellation de l'Ours, je ne croyais pas revenir encore, selon mon habitude, vous voir briller au-dessus du jardin paternel et m'entretenir avec vous à la fenêtre de cette demeure où j'habitais enfant, où je vis s'anéantir toutes mes joies. Que de rêves, que de folles imaginations s'éveillaient dans mon cœur à votre vue, devant les sublimes clartés qui vous entourent, lorsque muet, assis sur un tertre vert, j'avais coutume de passer la plus grande partie des soirées à

regarder le ciel, à écouter le chant lointain de la grenouille à travers la campagne! Le ver luisant errait le long des haies, les allées s'emplissaient du murmure du vent, là-bas dans la forêt on entendait gémir les cyprès; et sous le toit paternel résonnaient les voix des serviteurs occupés de leurs paisibles travaux. Quels vastes pensers, quels doux songes m'inspirait la vue de cette mer lointaine, de ces montagnes bleuâtres que je découvre d'ici et que j'espérais traverser un jour, mondes inconnus présageant à mon existence une félicité inconnue. J'ignorais mon destin : combien de fois, depuis lors, j'aurais volontiers échangé cette vie douloureuse et vide contre la mort!

Et mon cœur ne me disait pas que je serais condamné à passer ma vivace jeunesse dans ce village perdu, où je suis né, au milieu d'hommes rudes et grossiers, pour qui science et étude sont des noms étrangers et souvent un sujet de rires et de plaisanteries; qui me haïssent et me fuient, non par envie certes, car ils ne me regardent pas comme leur étant supérieur, mais parce qu'ils s'imaginent

que j'ai moi-même cette opinion; quoique, extérieurement, je n'ai jamais donné à personne raison de le croire. Ici je vois s'écouler mes ans dans la solitude et la retraite, sans amour, sans vie; forcément je m'aigris dans la foule des malveillants; ici se perdent tous mes instincts natifs de sympathie et de vertu; j'en viens à mépriser les hommes à cause du vil troupeau que j'ai sous les yeux. Et cependant s'envole le temps béni de la jeunesse plus précieux que la gloire et les lauriers, plus précieux que la douce lumière du jour, et plus cher que la vie! Je te perds sans un plaisir, je te consume inutilement, dans ce séjour sauvage, au milieu des ennuis, ô unique fleur de l'aride existence!

Le vent m'apporte le son de l'horloge de la tour du village! Je m'en souviens, ce bruit me consolait, pendant mes nuits d'enfant, dans ma chambre ténébreuse, quand je veillais en proie à de continuelles terreurs, soupirant après le matin. Il n'est rien dans ce que je vois, dans ce que j'entends ici, qui ne me rappelle un rêve, d'où ne sorte un

doux souvenir. Doux par lui-même, car la douleur se glisse avec la pensée du présent; vain regret du passé, toujours triste, et cette parole : je fus. Cette terrasse qui regarde le couchant, ces murailles peintes, représentant des troupeaux, et le soleil qui se lève sur la campagne solitaire, tout cela mêlait à mes rêveries mille plaisirs, lorsque près de moi partout, et me parlant à l'oreille, se tenait ma souveraine illusion. Dans ces salles antiques, au reflet des neiges, tandis que le vent sifflait autour de ces grandes fenêtres, retentirent mes jeux et mes cris de joie; à l'âge où le dur et affreux mystère des choses, se montre à nous sous un aspect si attrayant. L'adolescent, comme un amant inexpérimenté regarde sa maîtresse, contemple avec amour cette traîtresse vie, pour lui intacte et non flétrie; il admire une céleste beauté qu'il se crée lui-même.

O espérances, espérances, doux mensonges de mes premiers jours, toujours je vous reviens en mes dires; parce que, malgré la course du temps, au milieu du changement de mes

affections et de mes pensées, je ne puis vous oublier. La gloire et les honneurs, je le sais, sont des fantômes; les plaisirs et les biens n'apportent que regrets; la vie n'a pas un seul fruit : inutile misère. Et quoique mes années soient vides, mon existence obscure et stérile, c'est peu de chose, je le vois bien, que ce dont la fortune m'a privé. Mais comme souvent, hélas ! je repense à vous, ô mes vieilles espérances ! à vous et à ces chères illusions de ma jeunesse ! Puis je regarde ma vie présente, si humiliée, si douloureuse, et je songe que de tout cet espoir la mort est ce qui me reste aujourd'hui. Je sens mon cœur se serrer, je sens qu'après tout je ne puis me consoler de mon sort. Et quand enfin elle sera à mes côtés, cette mort si souvent appelée; quand la fin de mes malheurs sera venue; quand la terre me deviendra une vallée étrangère, que l'avenir s'évanouira à mes yeux, il me souviendra de vous certainement, ô mes espérances ! et cette illusion me fera encore soupirer; elle renouvellera ma douleur d'avoir vécu inutilement, et mêlera encore un chagrin à la douceur du dernier jour.

Et déjà dans ma jeunesse, dans le premier trouble de mes joies, de mes angoisses et de mes désirs, j'appelais la mort souvent, et je restais assis de longues heures au-dessus de la source, songeant à finir dans ses eaux et mes espoirs et mes douleurs. Ensuite, en proie à un mal indéfini qui me mit en danger de mort, je pleurai la belle jeunesse, et la fleur si tôt flétrie de mes pauvres jours. Souvent, aux heures nocturnes, assis sur mon lit, seul témoin de mes pleurs, rimant à la clarté voilée de la lampe, plein de douleur, je me plaignais au silence et à la nuit de la brièveté de mes ans ; languissant, je me chantais à moi-même un chant funèbre.

Qui peut se souvenir de vous sans soupirer, ô premiers temps de la jeunesse, beaux jours inénarrables ; quand les vierges sourient pour la première fois à l'adolescent ravi? Tout rit autour de lui. L'envie se tait, clémente ou non éveillée encore. Le monde (ô rare merveille!) le monde lui tend une main secourable, excuse ses fautes, fête sa nouvelle venue dans la vie; et s'inclinant,

semble l'accueillir et l'acclamer maître et seigneur. Jours éphémères! ils passent comme l'éclair. Et quel homme peut dire qu'il n'a pas connu le malheur, du jour où cette brillante saison est passée, où ce bon temps a fui, où sa jeunesse est morte?

O Nérine, ces lieux ne me parlent-ils pas aussi de toi? Et comment serais-tu sortie de ma pensée? Où t'es-tu réfugiée, ô ma joie, que je ne trouve ici que ton souvenir? Elle ne te voit plus, cette terre natale; cette fenêtre où tu venais causer avec moi, où reluit tristement la clarté des étoiles, cette fenêtre est déserte. Où es-tu, que je n'entends plus le son de ta voix, comme autrefois, quand mon visage pâlissait au plus lointain accent de ta bouche qui venait jusqu'à moi? Autre temps. Tes jours sont passés, ô mon doux amour! Tu n'es plus. C'est à d'autres maintenant à fouler cette terre, à vivre sur ces côteaux fleuris. Comme tu passas vite! La vie pour toi fut un songe. Tu la traversais en dansant. La joie éclatait sur ton front. Ton rêve confiant brillait dans

tes yeux, flamme de jeunesse, tandis que le destin s'apprêtait à l'éteindre, et que tu allais bientôt te coucher pour ne plus te relever. Ah ! Nérine, dans mon cœur règne mon ancien amour. Si parfois encore je vais à quelque assemblée ou à quelque fête, je me dis en moi-même : O Nérine, tu ne te pares plus pour les assemblées ni pour les fêtes. Tu n'y viens plus. Si mai revient, et que les amants vont offrir aux jeunes filles sérénades et bouquets, je dis : O ma Nérine, pour toi jamais ne revient le printemps, l'amour ne revient pas. Chaque beau jour, à chaque plage fleurie que je vois, à chaque joie dont je suis témoin, je dis : Nérine n'a plus de joies; elle ne regarde plus les champs, ni le ciel. Hélas! tu n'es plus, toi mon éternel soupir! Tu as passé, et ton triste souvenir sera le compagnon de toutes mes rêveries, de tous mes tendres sentiments, des chers et tristes mouvements de mon cœur.

XXIII

CHANT NOCTURNE D'UN BERGER NOMADE DE L'ASIE.

O lune, que fais-tu dans le ciel ? Dis-moi, que fais-tu, lune silencieuse? Tu te lèves le soir, et tu vas contemplant le désert; ensuite tu te couches. N'es-tu pas lassée de repasser toujours par tes éternels sentiers? Tu ne t'ennuies pas de regarder toujours ces vallées? Elle est pareille à ta vie, la vie du pasteur. Il se lève aux premières blancheurs de l'aube, il chasse son troupeau à travers la campagne; il ne voit jamais que brebis, sources et prairies; le soir, fatigué, il se couche. Dis-moi,

ô lune, à quoi sert au pasteur sa vie? à quoi te sert ton existence? où tend notre course errante, si bornée? où va ton éternel voyage?

Le pauvre vieillard, blanchi, infirme, à moitié vêtu, sans chaussures, avec un lourd fardeau sur les épaules, par monts, par vaux, à travers les roches aiguës, les sables profonds, les broussailles, au vent, à la tempête, et quand l'heure est brûlante, et quand il gèle, il court toujours; il court, il s'essouffle; il passe les torrents, les marais; il tombe, il se relève, et de plus en plus il se hâte, sans repos ni soulagement, déchiré, sanglant, jusqu'à ce qu'il arrive là où son chemin et sa grande fatigue devaient aboutir : un abîme horrible, sans fond, où, se précipitant, il oublie tout. Lune virginale, telle est la vie mortelle.

L'homme naît pour la douleur; la naissance déjà est un risque de mort : peine éprouvée et souffrance pour première étape; au début même la mère et le père se prennent à consoler l'enfant d'être né. Il grandit ; ses parents l'entourent de soins et de tendres paroles, s'efforçant de réjouir son cœur

et de lui faire oublier la triste condition humaine: ils ne peuvent rien d'autre pour lui. Mais pourquoi mettre au jour, amener dans la vie un être qu'il faut ensuite consoler de l'existence? Si la vie est un malheur, pourquoi la perpétuer de notre fait? Astre charmant, telle est la condition des mortels. Mais tu n'es pas mortelle, toi, et peut-être te soucies-tu médiocrement de ce que je te dis là.

Cependant, voyageuse solitaire et éternelle, qui paraîs si pensive, peut-être as-tu le secret de notre existence terrestre, de nos souffrances, de nos soupirs; peut-être sais-tu ce que c'est que mourir; mourir, ce suprême effacement de l'existence, cette dissolution qui atteint tout sur la terre, tu comprends peut-être cela, chère compagne de mes nuits. Certainement tu dois savoir le pourquoi des choses, la cause du matin, du soir, de la marche infinie et muette du temps. Tu sais certainement à quels doux amours sourit le printemps, à quoi sert la chaleur, et ce que veut l'hiver avec ses glaces. Tu sais mille choses, tu t'expliques mille faits qui sont mystères pour un simple ber-

ger. Souvent, quand je te vois te suspendre ainsi muette au-dessus de la plaine déserte qui dans son circuit lointain confine au ciel, ou me suivre avec mon troupeau, cheminant pas à pas, et quand je vois briller les étoiles dans le ciel, rêveur, je me dis à moi-même : Pourquoi tant de petites lumières? Pourquoi cet air infini, et cette infinie et profonde sérénité? Que signifie cette immense solitude? Et moi, que suis-je? Je raisonne ainsi avec moi-même de la terre, demeure immense et prodigieuse, et de la famille innombrable des êtres; je pense à toutes ces agitations, à tout ce mouvement des choses terrestres et célestes, se mouvant sans relâche pour revenir toujours au lieu d'où elles sont parties; et je n'en puis deviner ni la cause ni les effets. Mais toi, certainement, jeune immortelle, tu connais tout. Je sais ou je pressens ceci, c'est qu'un autre mortel probablement retirera un avantage, un contentement quelconque des pérégrinations incessantes de ma courte existence; mais pour moi, la vie est un mal.

O mon troupeau, qui te reposes, tu es heureux,

car tu ignores ta misère, je le crois du moins. Que je t'envie! Non-seulement parce que tu marches, il me semble, libre de peines, que tu oublies aussitôt toute contrariété, tout accident, toute panique, mais surtout parce que tu n'éprouves jamais aucun dégoût. Quand tu t'assieds à l'ombre, sur l'herbe, tu es heureux et tranquille; et tu peux sans ennui passer dans ce même état la plus grande partie de l'année. Mais moi, quand je me couche à l'ombre près de vous, aussitôt l'ennui me prend, et comme un aiguillon me harcelant l'esprit, m'empêche, même assis, de trouver le repos; j'en suis même plus loin que jamais. Je ne désire rien pourtant, et je n'ai eu jusqu'ici aucun sujet de chagrin. Si le plaisir que tu goûtes est grand et de quelle nature il est, je ne saurais le dire, mais assurément tu es heureux. Pour moi, sans doute, j'ai encore quelques plaisirs et aussi d'autres sujets de plaintes; mais enfin si tu savais parler, je te demanderais, ô mon troupeau! comment il se fait que tout animal étendu à son aise, sans rien faire, est satisfait, tandis que moi, si je veux me livrer au repos, tout aussitôt l'ennui m'accable.

Peut-être, si j'avais des ailes pour voler au-dessus des nuages, et compter les étoiles une à une, ou, comme le tonnerre, errer de sommet en sommet, peut-être serais-je plus heureux, ô mon troupeau! Serais-je plus heureux, blanche lune!

Il est possible encore que ma pensée s'égare en considérant le sort d'autrui, et que sous quelque forme et en quelque condition que ce soit, dans une étable ou dans un berceau, le jour natal soit funeste à toute créature de ce monde.

XXIV.

LE CALME APRÈS LA TEMPÊTE.

L'orage est passé. J'entends les oiseaux se réjouir, et la poule, retournée sur le chemin, qui recommence son caquetage. Voici la clarté qui éclate là-bas, au couchant, au-dessus de la montagne; la campagne sort de la brume, et le fleuve reparaît étincelant dans la vallée.

Tous les cœurs se réjouissent ; de tous côtés le bruit renaît, et le travail recommence. L'artisan, sur le seuil de sa porte, son ouvrage en main, re-

garde en chantonnant le ciel humide; la ménagère se hazarde à sortir pour recueillir l'eau de la pluie nouvelle. L'herbager, de sentier en sentier, reprend son cri accoutumé.

Voici le soleil qui reparait, le voici qui sourit sur les côteaux et sur les villas. On rouvre les balcons, les terrasses, les portiques. Sur la route on entend au loin tinter les clochettes, et rouler les voitures qui se remettent en chemin.

Pas un cœur qui ne soit en joie. Quand la vie parut-elle aussi douce, aussi attrayante qu'en ce moment? quand l'homme s'attacha-t-il à son travail, reprit-il sa besogne ou en commença-t-il une nouvelle avec plus d'ardeur qu'à cette heure? Quand oublia-t-il plus complètement ses maux?

Plaisir né du chagrin; vaine joie qui est le fruit de la terreur passée, de la peur de la mort dont les vivants ont horreur, du long bouleversement où les humains glacés, muets et blêmes, ont tremblé et frémi, en voyant s'élever contre leurs crimes les vents, la foudre et les nues.

O bienveillante nature, voilà tes dons! voilà les joies que tu nous donnes! Sortir de la douleur est le plaisir pour nous. Tu répands les maux à pleines mains. Le deuil naît sous nos pas. Quant à la joie, c'est merveilleux profit que, par miracle et par extraordinaire, parfois elle jaillisse de la souffrance.

O race humaine, chère aux immortels! trop heureuse que l'on te laisse respirer après chaque douleur, trop heureuse que la mort te guérisse de tous les maux!

XXV.

LE SAMEDI AU VILLAGE.

La fillette revient des champs au tomber du jour avec son fardeau d'herbages. Elle tient à la main un bouquet de roses et de violettes dont elle veut, comme à l'ordinaire, orner demain, jour de fête, ses cheveux et son corsage. La bonne vieille s'assied pour filer, avec les voisines, sur l'escalier, en face du soleil couchant. Elle se met à parler de son bon temps, quand elle se parait aux jours de fête, et qu'encore gaillarde et alerte, elle dansait le soir au milieu des compagnons de son bel âge.

Déjà l'air se rembrunit, l'azur du ciel s'efface, l'ombre descend des toits et des collines que la lune commence à blanchir. La cloche annonce la fête qui s'approche, et à ce bruit on dirait que le cœur se réconforte. Les enfants crient en foule sur la place, et dansant çà et là font un joyeux tumulte. Le laboureur retourne en sifflant vers sa table frugale et pense au jour de son repos.

Puis, tandis qu'à l'entour tout est éteint et que tout se tait, écoutez le marteau qui frappe, écoutez la scie du menuisier, qui travaille à la lumière dans sa boutique close, qui se hâte et s'efforce de finir l'ouvrage avant la clarté de l'aube.

C'est le plus agréable des sept jours ; il est plein d'espoir et de joie : demain les heures amèneront la tristesse et l'ennui ; chacun retournera en pensée à son travail accoutumé.

Joyeux adolescent, ton âge en fleur est comme un jour plein d'allégresse : jour pur, serein, qui précède la fête de ta vie. Réjouis-toi, mon enfant ! Age heureux, riante saison ! je ne veux pas t'en dire plus. Mais puisse-t-il ne pas t'être funeste, ton jour de fête que tu trouves si lent à venir !

XXVI.

LA PENSÉE DOMINANTE.

Douce et puissante dominatrice, qui règnes au plus profond de mon âme; terrible mais cher présent du ciel; compagne de mes tristes jours, pensée qui si souvent me reviens,

Qui ne parle de ta mystérieuse essence? qui de nous ne connaît ton pouvoir? Cependant, pourvu qu'en exprimant ce que tu nous fais éprouver, un sentiment personnel dicte notre langage, ce que nous en disons semble toujours nouveau à entendre.

Comme mon esprit est dépeuplé depuis que tu t'y es installée! Toutes mes autres pensées en un instant se sont évanouies au premier rayonnement de ta clarté : comme une tour dans un champ solitaire, tu te dresses seule, géante, au centre de mon âme.

En dehors de toi, que sont pour moi maintenant toutes les occupations de l'homme? qu'est-ce que la vie? Quel intolérable ennui me causent les distractions, les relations mondaines, la vaine attente des vains plaisirs, quand je les compare à la joie, la joie céleste qui me vient de toi!

Comme le voyageur, du milieu des rochers nus de l'âpre Apennin, tourne un regard plein de désirs vers la verte plaine qui lui sourit dans le lointain; ainsi, du milieu des sèches et arides conversations mondaines, je retourne à toi comme à mon riant jardin, et ton souvenir ranime mes sens.

Il me semble presque incroyable que j'aie pu durant un si long temps supporter sans toi la triste existence et le monde égoïste. Je ne puis former de désirs ni pousser de soupirs que pour toi.

Même avant de connaître la vie, jamais je n'ai craint la mort. Mais maintenant je la trouve un agréable jeu, elle que le monde inepte tantôt glorifie, tantôt abhorre et redoute comme une nécessité suprême. Que le péril se montre, je lui tiens tête et je souris à ses menaces.

J'eus toujours en mépris les lâches, les âmes viles et abjectes; mais à présent, la moindre indignité blesse aussitôt mon esprit, la moindre manifestation de la bassesse humaine excite en mon âme une soudaine indignation. Je me sens supérieur à ce temps orgueilleux, qui se repaît de vaines chimères, amoureux de niaiseries, ennemi de la vertu ; de ce temps absurde, qui réclame à grands cris l'utile, et qui ne voit pas que la vie devient de plus en plus inutile. Je les méprise, les opinions humaines; je le foule aux pieds, ce vulgaire inconstant, ennemi des hautes pensées, ce vulgaire qui te dédaigne, ô ma pensée souveraine!

Quelle passion ne le cède à celle qui t'engendra? Et même est-il chez les mortels une autre

passion que celle-là? L'avarice, l'orgueil, la haine, l'envie, la soif des honneurs, l'ambition, ne sont auprès d'elle que des caprices. Une seule véritable passion vit en nous; reine absolue, elle impose au cœur humain des lois éternelles.

La vie n'a pas de prix, la vie n'a pas de sens sinon par elle, par elle qui est tout pour l'homme; notre seule consolation, elle est aussi la seule excuse qui nous fasse pardonner au Destin de nous avoir mis en ce monde pour souffrir; seule, elle fait que pour les cœurs généreux, non pour le vulgaire méprisable, la vie est quelquefois plus belle que la mort.

Pour cueillir tes joies, ô douce pensée, ce n'est pas trop de passer par les souffrances humaines, et de supporter si longtemps cette vie mortelle; malgré l'expérience que j'ai des maux terrestres, je le referais encore, ce dur chemin, pour aboutir à toi; jamais il ne m'est arrivé de te rencontrer, après une longue marche à travers les sables peuplés de serpents du désert humain, sans penser que ton baume suffisait à guérir toutes mes blessures.

En quel monde nouveau, en quelle immensité nouvelle, en quel paradis se transforme le lieu où renaît pour moi ton merveilleux enchantement! Errant sous une clarté qui n'est pas la clarté ordinaire, j'oublie ma condition mortelle, j'oublie tout ce qui est. Tels sont, je crois, les songes des Immortels. Hé! en fin de compte, n'es-tu pas, ô douce pensée, un songe, rien de plus, une évidente erreur? Mais tu prends rang parmi les plus beaux mensonges, et tu es de nature divine, pensée qui luttes si obstinément contre le réel, qui si souvent l'effaces, et qui ne t'évanouiras que dans le sein de la mort.

Oui, toi seule vivifies mes jours, cause adorée de mes infinies souffrances, et tu ne périras qu'avec moi; je te sens à demeure dans mon âme; et, je le reconnais à des marques certaines, tu me fus donnée pour me dominer éternellement. Mes autres illusions cèdent de plus en plus à la réalité. Au contraire, plus je me retourne vers celle dont je m'entretiens avec toi, ô ma pensée, plus je sens croître cette immense joie, ce délire, source

unique de mon existence. Divine beauté, partout où je vais, s'il se montre à moi un beau visage, je crois voir une vaine image reproduisant tes traits enchanteurs? Tu es la source de toute beauté! Tu es l'unique beauté pour moi!

Depuis que je t'ai vue, quel grave souci s'est glissé dans mon âme dont tu n'aies été l'unique objet? S'est-il passé un seul instant du jour où je n'aie pensé à toi? Ton image a-t-elle manqué une seule fois d'occuper mes rêves? Belle comme un songe, céleste apparition, je ne cherche et je n'espère, sur la terre ni dans les cieux, rien de plus beau que tes yeux, rien de plus doux que ta pensée!

XXVII.

L'AMOUR ET LA MORT.

Celui qui meurt jeune est aimé des dieux. MÉNANDRE.

Le destin, le même jour, engendra l'Amour et la Mort, frère et sœur. Le monde d'ici-bas n'a rien d'aussi beau ; les étoiles n'ont rien d'égal. De l'un naissent le bonheur et les plus profondes joies qui flottent sur l'océan de la vie; l'autre nous délivre des plus grandes douleurs, des maux les plus affreux. Belle jeune fille, douce à voir, bien différente de l'idée que s'en font les cœurs lâches ; ô Mort, le jeune Amour se plaît souvent à t'accompagner, et vous prenez ensemble votre

essor, planant au-dessus des chemins terrestres, souverains consolateurs des âmes en qui réside la sagesse. Jamais le cœur de l'homme n'est plus sage, jamais il ne méprise plus la vie que quand il est frappé d'amour; aucune domination ne le rend plus prompt à affronter le danger. Par ta présence, Amour, le courage naît ou se réveille; et chassant les vulgaires préoccupations, tu remplis l'âme de nobles pensées.

Quand nouvellement naît dans le cœur profond une passion amoureuse, en même temps un désir de mourir se glisse dans la poitrine languissante et accablée. Comment? je ne sais : mais tel est le premier effet d'un amour vrai et puissant. Peut-être alors l'homme voit-il avec épouvante ce désert de la vie; peut-être comprend-il alors que le ciel a fait la terre inhabitable pour lui, sans cette nouvelle, unique, infinie félicité que son cœur vient de concevoir; et pressentant les orages qui doivent en sortir, il appelle le calme, il désire se retirer au port avant la tempête qui déjà rugissant fait de l'ombre autour de lui, Puis, quand la for-

midable puissance l'enveloppe tout entier, que l'invincible souci a fait dans son cœur les ravages de la foudre, combien de fois l'amant plein d'angoisses t'appelle-t-il d'un désir furieux, ô Mort? Combien de fois, le soir et à l'aube, livrant à l'inertie ses membres brisés, s'écrie-t-il qu'il serait heureux s'il ne devait plus jamais se relever, ni revoir la triste clarté? Souvent, en écoutant les sons de la cloche funéraire, et les chants qui conduisent les morts à l'éternel oubli, il pousse d'ardents soupirs, il envie au fond de son cœur celui qui s'en va à travers l'ombre habiter le sein de la terre. Même ceux de la classe indigente, même le villageois, ignorant de toute philosophie et de tout savoir, même l'humble et craintive paysanne qui au seul nom de la mort, d'ordinaire, sent ses cheveux se dresser sur sa tête, si l'amour s'est emparé de son âme, elle osera fixer sur la tombe et sur les voiles funèbres un regard courageux; elle osera méditer longuement l'emploi du fer ou du poison, et à son esprit ignorant se révéleront les nobles charmes de la mort. Tant il est dans la nature de l'Amour de se tourner vers le

trépas! Ou le travail intérieur sera si violent que la force humaine ne pouvant plus le supporter, et le corps fragile cédant à ces terribles secousses, la Mort prévaudra contre le pouvoir de son frère; ou l'aiguillon de l'Amour les pénétrera si profondément que d'eux-mêmes et sans motifs, le pâtre ignorant et la tendre amoureuse mettant fin à leurs jours, rendront à la terre leurs membres délicats. Ce sont accidents dont vous riez, ô gens du monde! Dieu vous donne paix et longue vieillesse!

Aux fervents, aux heureux, aux âmes courageuses, que le Destin accorde d'être soumis à l'une ou l'autre de vous, ô douces Puissances, chères à la famille humaine! Aucun pouvoir au monde ne ressemble au vôtre. Aucun n'a le pas sur vous, excepté le Destin. O Mort, belle divinité, toi qui seule au monde as compassion de nos douleurs, si jamais je t'ai célébrée, si j'ai tenté de venger les outrages faits par le vulgaire ingrat à ta divine puissance, ne tarde plus, condescends à des prières que tes oreilles ne sont plus accoutumées d'entendre; ferme aujourd'hui à la lumière mes tristes

yeux, ô reine de l'âge présent! Quelle que soit l'heure, où propice à mes vœux tu déploieras tes ailes sur ma tête, tu me trouveras, je te le jure, le front haut, faisant face au destin. On ne m'entendra jamais la louer, la main invisible qui, à force de me frapper, s'est teinte de mon sang innocent; ni la bénir comme a fait de tout temps, dans sa bassesse, la misérable race des mortels. Tu me verras rejeter bien loin toutes ces espérances vaines dont les hommes se nourrissent ainsi que des enfants, et repousser toute consolation. Je n'espérerai jamais qu'en toi, ô Mort! je n'attends rien que le jour paisible où j'appuierai mon front sur ton sein virginal pour y dormir mon dernier sommeil.

XXVIII

A LUI-MÊME.

Maintenant, tu vas te reposer pour toujours, ô mon cœur fatigué ! Elle est morte, la dernière illusion que je croyais garder éternellement. Elle est morte, je le sens bien ; nous ne les referons plus, ces doux rêves, et je ne les désire plus. Repose-toi pour toujours. Tu n'as que trop palpité. Rien ici-bas ne mérite tes battements. Va, la terre n'est pas digne de nos soupirs. Amertume et tristesse, voilà la vie. Et rien d'autre. Le monde n'est que fange. Repose-toi maintenant. Désespère à

jamais. La destinée n'a fait à notre race qu'un don, la mort. La nature te méprise, la nature, ce pouvoir mystérieux qui décréta la mort universelle et l'immense vanité de toute chose.

XXIX

ASPASIE.

Aspasie, ton image revient quelquefois devant ma pensée. Tantôt, dans les lieux fréquentés, je la vois briller d'un éclat fugitif sur des visages étrangers; tantôt, dans la solitude des campagnes, sous un beau ciel, à la clarté des silencieuses étoiles, cette belle vision que semble réveiller une douce harmonie, se lève dans mon âme encore prête à défaillir. Image tant adorée! délices d'un jour qui se changèrent en furies! Jamais je ne respire l'air embaumé d'une plage fleurie, ni le

parfum des bouquets dans les rues de la ville, sans te revoir telle que tu étais le jour où, retirée dans ta somptueuse demeure, toute odorante des fleurs nouvelles du printemps, couchée sur des tissus éclatants, revêtue des couleurs de la sombre violette, entourée d'une secrète volupté, s'offrit à mes regards ton angélique beauté; lorsque, savante en l'art de charmer, tu imprimais de tendres et bruyants baisers sur les lèvres rondes de tes enfants, montrant ton cou blanc comme neige, et que de ta main si jolie tu pressais contre ton sein voilé et envié les innocentes créatures. Je vis un nouveau ciel, une nouvelle terre et le rayonnement d'une lumière céleste. Et voilà comme de vive force ton bras enfonça dans mon flanc le dard à la pointe aiguë que je portai en gémissant jusqu'à ce que le soleil eût deux fois parcouru sa carrière.

Comme un rayon divin, ô femme, ta beauté éblouit ma pensée. La beauté est comme la musique dont les accords semblent nous ouvrir des Elysées ignorés. L'amoureux contemple en extase

le fantôme d'amour né de son imagination et qui pour lui contient presque le ciel; il le retrouve sur le visage, dans les gestes, dans les paroles de la femme qu'il croit aimer, et qu'il admire, amant ravi, au milieu de son rêve confus. Et dans les embrassements corporels, ce n'est pas la femme, c'est encore le rêve qu'il étreint et qu'il adore. Vient-il à reconnaître son erreur et la méprise de ses sens, il s'irrite et s'en prend injustement à sa maîtresse. Rarement la nature féminime s'élève à la hauteur du rêve de l'homme; ce que sa beauté inspire à son amant, la femme n'en a pas l'idée et ne pourrait le comprendre. Jamais une pensée égale à la nôtre ne pourra se loger dans ces fronts étroits. C'est un espoir vain que l'homme se forge sous le feu de ces regards étincelants. C'est à tort qu'il demande des sentiments profonds, inconnus et au-dessus des sentiments virils, à cet être qui par nature est en tout inférieur à l'homme. De même que leurs membres sont plus frêles et plus délicats, de même aussi leur esprit est plus faible et plus borné.

Toi non plus, tu n'as pu encore t'imaginer, Aspasie, ce que ta beauté m'a inspiré pendant quelque temps. Tu ne sais pas quel amour immense, quels chagrins violents, quelles indicibles émotions, quels délires tu as fait naître en moi; il ne viendra jamais le jour où tu le comprendras.

De même, celui qui exécute un morceau de musique, ignore ce que ses doigts ou sa voix font naître d'émotions dans l'âme de l'auditeur. Maintenant cette Aspasie que j'aimais tant, est morte. Elle est couchée dans le tombeau pour toujours celle qui fut un jour l'unique but de ma vie; cher fantôme, elle revient quelquefois me visiter, puis disparaît. Toi, tu vis, non-seulement belle, mais plus belle à mes yeux que toutes les autres. Cependant cette ardeur, que tu as fait naître, est éteinte. Parce que ce n'est pas toi que j'ai aimée, mais cette divine image née et ensevelie dans mon cœur. Celle-là, je l'adorais depuis longtemps, et tant me charmait sa céleste beauté, que sachant ta nature, tes artifices et tes ruses, cherchant dans tes yeux son divin regard, je laissai mes désirs

s'attacher à tes pas tant que dura mon ardeur; je ne fus pas le jouet d'une illusion; l'attrait seul de cette douce ressemblance me fit supporter un long et dur esclavage.

Maintenant, vante-toi, tu le peux. Raconte que tu es la seule de ton sexe à qui j'aie permis de faire plier ma tête altière, à qui j'aie librement offert mon cœur indompté. Raconte que la première, et je l'espère, la dernière, tu as vu mon sourcil suppliant, que timide et tremblant devant toi (je brûle, en l'avouant, d'indignation et de honte) tu m'as vu, hors de moi, épier lâchement tes volontés, tes paroles, tes actions, pâlir à tes superbes dédains ; que tu as vu mon visage s'enflammer à un signe favorable, changer de physionomie et de couleur au moindre de tes regards. Le charme est tombé, et mon joug, brisé du même coup, est à terre. Je m'en réjouis. Après un long servage, au sortir d'un long rêve, j'embrasse avec joie la liberté et la sagesse, tout ennuyeuses qu'elles soient. Si la vie sans les amours et sans les tendres illusions est comme une nuit sans étoiles au milieu

de l'hiver, me résignant à mon mortel destin, je trouve ici, paresseusement étendu sur l'herbe, ma consolation et ma vengeance : j'admire en souriant, dans un repos profond, la mer, la terre et le ciel.

XXX

SUR UN BAS-RELIEF D'UN TOMBEAU ANTIQUE

où

une jeune morte est représentée prête à partir et prenant congé de ses parents.

Où vas-tu? qui t'appelle loin de tes parents chéris, belle jeune fille? Si jeune, tu quittes le toit paternel pour te mettre seule en voyage? Reviendras-tu vers cette demeure? Rendras-tu un jour la joie à ceux qui pleurent aujourd'hui autour de toi ?

Ton œil est sec, ton geste est animé, mais tu es triste cependant. Si le voyage est pour toi

agréable ou déplaisant, si la retraite vers laquelle tu te diriges te paraît triste ou joyeuse, c'est ce que l'on a peine à lire sur ton visage sérieux. Hélas ! je ne saurais décider en moi-même, et personne, je crois, n'a pu encore démêler, si tu dois être regardée comme chère aux Dieux ou comme ayant encouru leur disgrâce , s'il faut te dire heureuse ou malheureuse.

La mort t'appelle. A peine au commencement de ta journée, voici ton dernier instant. Au nid, d'où tu pars, tu ne reviendras jamais. Tu perds pour toujours la vue de tes parents chéris. Le lieu vers lequel tu te diriges est sous la terre. Là sera éternellement ton séjour. Peut-être es-tu heureuse : cependant, celui qui songe en lui-même à ton destin, soupire. Il t'eût été préférable, je crois, de ne point connaître la lumière. Mais étant née, te voir, comme une vapeur légère condensée en un petit nuage, fuir à l'horizon et disparaître comme un rêve; échanger l'avenir contre les obscurs silences de la mort, au moment où la beauté va marquer de sa royale empreinte tes membres et

ton visage, où le monde va se prosterner devant ta grâce, où vont fleurir toutes tes espérances, longtemps avant que l'hiver de la vieillesse n'allume devant ton front joyeux ses flambeaux funèbres ; si cela semble à la réflexion un bonheur, cela remplit aussi d'une pitié profonde les cœurs les plus fermes.

O nature, redoutable mère de tout ce qui vit, qui entouras de pleurs tous les berceaux, mystère que je ne puis louer, toi qui engendres et nourris pour tuer; si c'est un mal pour les mortels de mourir prématurément, pourquoi l'infliges-tu à ces têtes innocentes? Si c'est un bien, pourquoi rends-tu ce départ inconsolable, funeste, le plus grand des maux pour celui qui s'en va comme pour ceux qui restent ?

De quelque côté qu'elle regarde , qu'elle se tourne pour chercher un secours, comme elle est à plaindre, la triste race humaine ! Tu as voulu que la jeunesse elle-même fût trompée dans les espérances qu'elle fonde sur la vie, que le flot des ans ne nous apportât que des chagrins, que la mort fût

notre seule barrière contre les maux; et tu l'as assignée à notre voyage d'ici-bas comme but inévitable, loi immuable. Hélas! au bout de notre pénible chemin, que ne nous as-tu donné une moins triste arrivée? Ce but fatal que, toute notre vie durant, nous fixons des yeux de l'âme, pourquoi l'avoir entouré de noir? pourquoi avoir jeté de si lugubres ombres sur ce qui est l'unique consolation de nos malheurs? pourquoi avoir rendu le port encore plus épouvantable à nos yeux que tous les flots?

Si mourir est un mal que tu nous réserves à tous, pauvres êtres innocents, ignorants de notre destinée et qui ne demandions pas à vivre, combien le sort de la créature qui meurt est envié par celle qui se voit enlever l'objet de ses plus chères affections. Oui, je le crois, vivre est un mal, mourir est une grâce; qui pourrait cependant (on le devrait en bonne logique) désirer voir le dernier jour de ceux qui lui sont chers? qui aurait le courage d'appeler de ses vœux le départ éternel de l'être chéri, avec qui il a passé de nombreuses

années, de désirer des adieux après lesquels, sans espoir de rencontrer jamais son ami par les chemins du monde, il ira seul, abandonné sur cette terre, regardant autour de lui, chercher aux lieux où ils avaient coutume de se trouver ensemble, le souvenir de leur mutuelle affection ? O nature, comment as-tu le cœur d'arracher l'ami des bras de l'ami, le frère des bras du frère, d'enlever l'enfant à son père, l'amante à l'amant, et l'un disparu, de laisser vivre l'autre ? Comment as-tu pu nous imposer une telle douleur, que de deux êtres qui s'aiment l'un survive à l'autre? Mais la nature dans ses œuvres a souci d'autre chose que de notre bonheur ou de nos souffrances.

XXXI

SUR LE PORTRAIT D'UNE BELLE FEMME

sculpté sur un monument funèbre.

Voilà ce que tu fus ! maintenant sous terre, tu es boue et squelette. Par-dessus tes os et ta fange, impassible, muet, regardant le vol des années, seul gardien de ta mémoire et de la douleur de tes amis, reste le simulacre de ta beauté détruite. Ce doux regard qui fesait trembler celui sur lequel il se fixait, comme il semble maintenant se fixer sur moi ; ces lèvres d'où la volupté profonde semblait couler comme d'une urne pleine;

ce cou auquel les désirs mettaient un collier; cette main amoureuse qui chaque fois qu'elle s'offrait sentait devenir froide la main qu'elle serrait; cette gorge dont la vue fesait pâlir, tout cela fut jadis; maintenant tu es fange et ossements; une pierre dérobe ton aspect hideux et triste.

Tels sont les retours du destin! Cette beauté a paru parmi nous une vivante apparition du ciel. Mystère éternel de notre être! Aujourd'hui beauté sublime, source indicible de hautes pensées et de sentiments profonds, lumière immortelle dont le rayon projeté sur notre aride planète, semble fait pour promettre aux vivants un sort divin, des royaumes fortunés, un monde où règne l'âge d'or. Et demain, par la volonté foudroyante de je ne sais quel pouvoir, ce visage céleste ne sera plus que laideur, abomination, turpitude. Et en même temps s'évanouiront les nobles pensées qu'inspirait cette beauté.

De même une savante harmonie, par un charme fatal, fait naître dans l'esprit rêveur des désirs infinis et des visions splendides; l'âme secrète-

ment s'y plonge avec délices comme le hardi nageur se joue dans les flots de la mer : qu'un accord discordant vienne à frapper l'oreille, en un moment s'évanouit cette vision du paradis.

Et maintenant, nature humaine, si tu n'es en tout que fragilité et néant, si tu n'es qu'ombre et poussière, comment ton âme s'élève-t-elle si haut? Si tu es noble par quelque côté, comment tes plus hautes pensées, comment tes plus sublimes sentiments sont-ils réveillés ou éteints par des accidents si futiles ou si indifférents?

XXXII

PALINODIE

AU MARQUIS GINO CAPPONI.

Toujours soupirer n'avance à rien.
(PÉTRARQUE).

J'ai été dans l'erreur, excellent Gino, dans une profonde erreur durant très longtemps. J'ai cru la vie misérable et vide, j'ai regardé le temps où nous vivons comme le plus insensé de tous les temps. Mon langage a paru, ce qu'il était en effet, intolérable à l'heureuse race des mortels, si l'on doit ou si l'on peut dire que l'homme est mortel. Partagée d'abord entre l'étonnement et le dédain, la sublime race, du milieu de l'Eden fleuri qu'elle habite, a fini par rire de moi ; elle a déclaré

que j'étais un malheureux abandonné de tous, ou que je n'avais jamais goûté les plaisirs, incapable d'ailleurs de les ressentir, ou que je prenais pour des malheurs généraux mes infortunes personnelles, ou enfin que je croyais l'espèce humaine solidaire de mes propres maux. Mais voici qu'à travers la fumée odorante des cigares, aux cris militaires qui accompagnent le service des sorbets et des boissons, au bruit des tasses et des cuillères, brille enfin à mes yeux l'éclatante lumière des journaux quotidiens. Je reconnais, je vois la félicité publique, les douceurs de la destinée humaine. Je vois la glorieuse grandeur des choses d'ici-bas, je reconnais qu'il n'y a que roses dans la vie, joies et bonheurs. Je découvre aussi les travaux superbes, les œuvres étonnantes, l'intelligence, les vertus et le profond savoir de mon siècle. Je m'aperçois que du Maroc au Catay, du pôle au Nil, de Boston à Goa, royaumes, empires, duchés s'essoufflent à poursuivre la précieuse félicité, que déjà on la tient par sa chevelure flottante ou du moins par le bout de son châle. Ce que voyant et méditant, profondément absorbé

dans la lecture des feuilles de grand format, je rougis de ma lourde et antique erreur, j'ai honte de moi-même.

C'est un siècle d'or, ô Gino, que nous filent les Parques à l'heure qu'il est. Les journaux de toute langue et de toute dimension, en tout pays, s'accordent pour l'annoncer au monde. L'amour universel, les chemins de fer, l'extension du commerce, la vapeur, les épidémies vont unir les peuples et relier les contrées les plus distantes les unes des autres. Ce ne sera pas merveille de voir les pins ou les chênes répandre le lait et le miel, ou danser sur un air de valse; tant s'accroîtra la puissance de l'alambic et de la cornue; tant se perfectionneront les machines, rivales du ciel ; tant elles progresseront encore dans l'avenir; car il est entendu que les descendants de Sem, Cham et Japhet voleront de progrès en progrès, éternellement, sans s'arrêter jamais.

Voyons cependant : certes la race humaine ne se nourrira pas de glands à moins que la famine ne l'y contraigne : elle pourra mépriser l'or et

l'argent, la lettre de change lui suffisant; mais elle n'abandonnera pas le fer; elle ne se privera pas de verser le sang chéri de ses frères, la généreuse race. On verrait plutôt couvertes de cadavres les rives d'Europe et celles d'au-delà l'Atlantique, où la civilisation pure suce le lait d'une jeune nourrice; car toujours un funeste prétexte de poivre et de canelle, ou d'autre épice, un motif de canne à sucre ou quelque autre raison d'enrichissement pousse les bandes fraternelles à entrer en lice.

Toujours, en quelque situation politique que ce soit, le vrai mérite et la vertu, la modestie, la bonne foi et l'amour de la justice, incapables de veiller à leurs intérêts, étrangers au négoce, seront malheureux partout, vaincus et opprimés; parce qu'il est de leur nature d'avoir le dessous en tout temps. Toujours l'audace arrogante et la fraude régneront; leur destin étant de dominer. Quiconque aura le pouvoir et la force, en abusera, qu'ils soient réunis dans une seule main ou divisés, quel que soit le nom sous lequel s'exerce leur

arbitraire de plus en plus audacieux. C'est la première loi qu'aient écrite la nature et le destin. Elle est gravée sur le diamant. Et ni Volta ni Davy ne l'effaceront avec leur fluide, ni toute l'Angleterre avec ses machines, ni le siècle nouveau avec un fleuve d'écrits politiques grand comme le Gange. Toujours l'honnête homme sera dans la tristesse, le coquin et le fourbe dans la joie; les âmes nobles verront éternellement toutes les classes de la société conjurées et armées contre elles; le véritable honneur aura toujours à ses trousses la calomnie, la haine et l'envie; le faible sera toujours la proie du fort; toujours le mendiant à jeun sera le flatteur et l'esclave des riches; sous toutes les formes de gouvernement, près des pôles et sous l'équateur, il en sera éternellement ainsi, tant que notre demeure terrestre restera ce qu'elle est et que le flambeau du jour l'éclairera.

Ces insignifiants vestiges, ces signes du temps passé se retrouveront de toute nécessité dans l'âge d'or qui va naître; car la famille humaine porte en elle des principes et des penchants qui se

contredisent et se combattent. Jamais l'intelligence ni la force n'eurent le pouvoir de concilier ces haines aussi vieilles que notre illustre race; ni journal, ni brochure, ni influence, ni savoir, n'y feront rien dans notre siècle. Mais, à des points de vue plus graves, oh! l'humanité jouira d'une félicité entière et telle qu'il ne s'en sera pas encore vue. Ainsi, les vêtements de soie et de laine deviendront plus souples de jour en jour. Laboureurs et ouvriers, laissant leurs grossières nippes, couvriront de coton leur peau rude et cacheront leur échine sous du drap fin. Mieux travaillés et certainement plus somptueux, tapis et rideaux, chaises, canapés, tabourets et tables, lits et autres meubles orneront élégamment les appartements; l'ardente cuisine admirera de nouvelles formes de chaudrons, des marmites inconnues. De Paris à Calais, de Calais à Londres, de Londres à Liverpool, le voyage, ou plutôt le vol, sera si rapide qu'il dépassera en vitesse tout ce que l'on ose imaginer.

Sous le vaste cours de la Tamise s'ouvrira un passage, œuvre hardie, immortelle qui devait être

achevée déjà depuis longues années. Les rues les moins fréquentées de la cité souveraine, quoique également sûres, seront éclairées la nuit mieux qu'à présent ne sont les grandes voies de la susdite ville. Telles sont les douceurs et l'heureuse destinée que le ciel réserve à la prochaine génération.

Heureux ceux que, pendant que j'écris, leurs nourrices reçoivent vagissants dans leurs bras, qui sont destinés à voir luire ces jours enviés où l'on saura par de longues études, où chaque enfant apprendra en suçant le lait de la chère mamelle, combien de livres de sel et de viande, combien de boisseaux de farine le village natal absorbe en un mois; quand, grâce à la toute-puissante vapeur, les journaux imprimés à millions couvriront en un instant plaines et collines, et même les immenses espaces de la mer, comme une nuée de grues dans l'air dérobant aux vastes campagnes la clarté du soleil; les journaux! esprit et vie de l'univers, unique fontaine de science pour cet âge et les âges futurs!

Vîtes-vous jamais un enfant dans ses jeux, avec force petits morceaux de bois et de papier, construire soigneusement un édifice, église, tourelle ou palais? Il ne l'a pas plus tôt achevé qu'il a hâte de le détruire et d'entreprendre un autre travail avec les mêmes matériaux. Ainsi fait la nature. Elle ne voit pas plus tôt une de ses œuvres parfaite qu'elle s'empresse de la détruire, si belle à voir qu'elle soit, et d'en utiliser les débris pour une autre besogne. En vain l'homme, pour préserver le monde et lui-même des suites de ce jeu fatal, dont il ignore absolument le but, s'ingénie en mille travaux, perfectionnements et sciences; la cruelle nature, enfant indomptable, satisfait son caprice en dépit de tous les efforts, et s'amuse à détruire sans cesse pour réédifier toujours. De là, quantité de maux divers, infinis, irrémédiables, peines et douleurs pour le faible mortel qui doit succomber sans rémission; de là, une force aveugle, hostile, destructrice, agissant contre lui du jour où il naît, au-dedans, au-dehors, de tous côtés; une force infatigable qui le fatigue et le harasse, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé, anéanti

sous les coups de la cruelle mère. Telles sont, ô noble esprit, les extrêmes misères de la condition humaine ; quand l'enfant presse le tendre sein qui lui verse la vie, il porte en germe la vieillesse et la mort. Le dix-neuvième siècle, si brillant, ne peut, je crois, corriger cela, pas plus que ne l'ont fait le neuvième et le dixième, pas plus que ne le feront les siècles à venir. Enfin, s'il est permis de dire quelquefois la vérité toute crûe, tout être né ne sera jamais que malheureux, en quelque temps que ce soit, non seulement dans l'ordre et la vie politiques, mais sous tous les rapports, et cela par essence inguérissable, en vertu de lois universelles qui régissent le ciel et la terre. Mais voici que les grands esprits de ce siècle ont inventé un système nouveau et presque divin. Ne pouvant rendre aucune individualité heureuse sur terre, ils ont laissé de côté l'individu et se sont mis à chercher une félicité générale ; d'une foule de particuliers tous misérables ils ont prétendu créer un peuple heureux et fortuné ; prodige que les brochures, les revues et les journaux n'ont pas encore mis au jour, mais que le troupeau des politiques admire déjà.

O intelligence, jugement, esprit surhumain du siècle présent! En des sujets plus graves et plus élevés encore, quel enseignement philosophique, quelle leçon de sagesse notre temps léguera-t-il aux temps futurs, ô Gino! Avec quelle force d'âme ce qu'il raillait hier, il l'adore aujourd'hui, courbé jusqu'à terre! Et demain il renversera son idole; et le jour suivant, il courra en ramasser les débris, les rejoindre, et replacer son dieu sur son piédestal au milieu de la fumée de l'encens. Quel prix attacher à l'opinion commune du siècle, même à celle de l'année présente? Quelle confiance avoir en elles? Comparons l'opinion de l'an passé à celle du jour, ce sera miracle si elles s'accordent en un seul point; et celle de l'an prochain sera toute autre encore. Que la moderne science philosophique fait piètre figure en regard de celle des anciens!

Un des tiens, illustre Gino, un maître hardi en poésie, docteur en toutes sciences, arts et facultés humaines, juge de tous les esprits passés, présents et futurs, me dit un jour : Laissez là vos

souffrances personnelles! Cet âge viril n'en a que faire; tournez-vous vers les études économiques; fixez votre regard sur les choses politiques. A quoi bon explorer votre propre cœur? Ne cherchez pas en vous-même la matière de vos chants. Chantez les besoins du siècle, l'espérance venue à maturité. — Paroles mémorables! Un rire épique s'empara de moi quand ce mot espérance vint frapper mon oreille profane, comme une saillie comique ou comme un vagissement sorti d'une bouche qui vient de quitter la mamelle. Mais maintenant je reviens sur mes pas, et prends une voie contraire à celle du passé; je vois clairement, par des exemples frappants, qu'il ne faut pas contredire son siècle, ni lutter contre lui, mais fidèlement lui obéir en le flattant; ainsi l'on va aux étoiles par un chemin court et aisé. Quoique désireux d'atteindre les astres, je ne songe pas maintenant à faire des besoins du siècle le sujet de mes chants, car les marchands et les boutiques y pourvoient largement et d'une façon de plus en plus prospère. Quant à l'espérance, je le dirai, elle est près de se réaliser, et déjà les Dieux nous en donnent des

signes manifestes; déjà l'aurore de la nouvelle félicité luit au-dessus de la lèvre des jeunes gens et sur leurs joues que décore un poil abondant.

Salut, signe sauveur, aube première de l'âge illustre qui s'approche! Regardez comme la terre et le ciel se réjouissent, comme brillent les yeux des jeunes filles, et comme déjà la renommée des héros barbus se répand dans les festins et dans les fêtes! Grandis, grandis pour la patrie, nouvelle génération que l'on ne peut accuser de n'être pas mâle! A l'ombre de tes poils l'Italie grandira, et toute l'Europe, depuis le Tage jusqu'à l'Hellespont! et le monde se reposera enfin dans la sécurité! Et toi, commence à sourire à tes pères barbus, génération enfantine, élue pour ces jours dorés! n'aie pas peur de l'innocente noirceur des visages chéris. Tendres rejetons, riez; à vous est réservé le fruit de tant de discours, à vous est réservé de voir la joie régner partout, aux champs comme à la ville, chez les vieux et chez les jeunes, et de voir ondoyer des barbes deux fois longues comme la main.

XXXIII

LE COUCHER DE LA LUNE.

Dans la nuit solitaire, au-dessus des campagnes et des eaux argentées, où voltige le zéphyr, où l'ombre au loin sur le lac tranquille, au pied des massifs, des haies, des côteaux et des villas, crée mille aspects vagues, mille apparences trompeuses, la lune, arrivée aux confins du ciel descend derrière les Alpes ou derrière l'Apennin, ou dans le sein profond de la mer Tyrrhénienne. Le monde s'efface; les ombres disparaissent; un voile d'obscurité uniforme couvre la vallée et la mon-

tagne. Reste la nuit aveugle; le charretier qui chante sur la route, salue d'un refrain attristé les dernières blancheurs de l'astre évanoui qui tout à l'heure lui servait de guide.

Ainsi la jeunesse disparaît, et abandonne l'homme dans la vie. Ainsi s'évanouissent les ombres trompeuses des charmantes illusions; ainsi meurent les espérances lointaines, seul soutien des mortels. Reste la vie, abandonnée, obscure. Le voyageur confus, plonge son regard dans la nuit; il cherche en vain le terme et le but du long chemin qu'il doit parcourir; il voit que cette résidence terrestre lui est étrangère, et qu'il est vraiment un étranger pour elle.

On jugea là-haut que notre misérable sort serait trop fortuné et trop gai si le temps de la jeunesse (où tout bonheur est le fruit de mille chagrins), durait toute la vie. Le décret qui condamnait tous les êtres vivants à périr eût semblé trop doux si on n'avait fait en sorte que le milieu du voyage fût mille fois plus affreux que la mort. Trouvaille digne d'intelligences immortelles, les

éternels inventèrent la vieillesse : l'âge où tout désir est inutile, tout espoir anéanti, tout bonheur refusé, où toutes les sources du plaisir sont taries, où les maux vont toujours croissant.

Vous au moins, collines et rives du couchant, qu'argentaient tout à l'heure l'astre disparu, malgré le voile de la nuit, vous ne resterez pas longtemps privées de lumière; bientôt au point opposé du ciel, vous verrez de nouveau blanchir le firmament, vous verrez l'aube se lever, puis le soleil, dont les rayons enflammés se répandant par les champs de l'air, vous inonderont de clarté. Mais la vie de l'homme, quand la jeunesse a disparu, n'a plus à attendre d'autre lumière qui la colore; l'aube ne se lève pas deux fois pour elle : elle reste veuve à jamais : au bord de l'autre vie que la nuit couvre d'ombres, les dieux ont placé le tombeau!

XXXIV

LE GENÊT OU LA FLEUR DU DÉSERT.

Et les hommes préférèrent les ténèbres à la lumière. JOAN, III, 19.

Ici, sur la croupe aride du mont formidable, du Vésuve exterminateur, que ne réjouit aucun autre arbre, aucune autre plante, tu étends tes rameaux solitaires, genêt parfumé, qui te plais au désert. Je les ai vues aussi embellies de ta présence, les immenses solitudes qui entourent la ville, autrefois reine du monde; triste et silencieuse tu rappelais au voyageur le grand empire évanoui. Je te revois maintenant sur ce sol, fleur mélancolique, amante des lieux abandonnés, des

contrées frappées par le malheur. Vois ces champs disparus sous une cendre inféconde, recouverts d'une lave durcie qui résonne sous les pas du voyageur, où le serpent se niche et se tord au soleil, où le lapin, hôte familier, retourne à son gîte profond ; ici furent des campagnes riantes et fertiles, de blondes moissons; ici résonnèrent les mugissements des troupeaux ; ici furent des jardins, des palais, asiles chers aux loisirs des puissants; ici furent des villes célèbres que le mont altier engloutit avec leurs habitants sous les torrents sortis de sa gueule en feu. Maintenant ce n'est que ruines tout à l'entour ; et c'est là que tu habites, noble fleur, et comme touchée de compassion pour les malheurs d'autrui, tu envoies au ciel un délicieux parfum qui est la consolation du désert. Qu'il vienne sur ces plages, celui dont l'enthousiasme ne saurait assez glorifier notre condition humaine ; qu'il voie comme l'aimable nature a souci de notre espèce ! Ici, il pourra se faire une juste idée de la puissance de l'homme. O forte race humaine, il suffit d'une légère secousse de la mère-nourrice pour en un clin-d'œil,

t'anéantir en partie, au moment où tu y penses le moins; que la secousse soit un peu plus forte, te voilà disparue toute entière, et aussi vite. C'est sur ces rives qu'on peut lire *les destinées magnifiques et progressives du genre humain.*

Viens donc ici te regarder et t'interroger, siècle orgueilleux et insensé, qui as abandonné le chemin que t'avait enseigné la pensée sortie de son sommeil! siècle qui retournes en arrière, et qui s'en vantes, et qui appelles cela le progrès. Ils flattent tes rêves d'enfant, tous les génies que leur mauvais destin a fait naître tes fils; mais, entre eux, il arrive qu'ils se moquent de toi. Moi, du moins, je n'emporterai pas dans la tombe la honte d'une telle action. Il me serait facile de faire comme les autres, de me montrer un habile radoteur, et de te forcer à m'écouter en chantant tes louanges. J'aimerais mieux montrer jusqu'à la dernière évidence ce que ma poitrine enferme de mépris. Je sais que l'écrivain qui déplaît à son temps se condamne à l'oubli; mais de ce malheur qui me sera commun avec toi, je ne me suis

jamais soucié. Tu vas rêvant de liberté, et tu veux de nouveau asservir la pensée, qui seule nous avait à moitié tirés de la barbarie, qui seule développe la civilisation, qui seule peut conduire à un meilleur avenir. Ainsi, la vérité sur nos malheurs et sur notre abaissement t'a déplu. Tu as lâchement tourné le dos à la lumière rayonnante d'une conviction; tu as fui devant elle, tu as appelé vils ceux qui la partagent, et seuls grands ceux qui se moquant d'eux-mêmes et des autres, charlatans ou fous, divinisent l'humanité.

Un homme pauvre et de complexion faible, s'il a l'âme franche et noble, ne se donne ni pour riche ni pour robuste; il ne fait pas ridiculement parade d'opulence et de force physique; au contraire, il laisse paraître, sans en rougir, son dénuement et sa faiblesse; il en parle, il en fait l'aveu; et dans la conduite de la vie, il agit selon sa position réelle. Pour moi, je ne trouve pas grand du tout, mais insensé, l'être qui, né pour mourir, créé pour la souffrance, dit : Je suis mis au monde pour jouir; qui remplit les journaux de son dé-

plaisant orgueil; qui promet des destinées surhumaines, des félicités ignorées de la terre et du ciel, à des peuples qu'un flot de la mer soulevée, un souffle de vent destructeur, une secousse souterraine anéantit au point que c'est à peine s'il en reste un souvenir. Il agit noblement celui qui ose regarder en face la commune destinée; qui, d'un franc langage, sans rien dissimuler de la vérité, avoue les mauvais procédés du sort envers nous, notre fragilité, notre néant; qui se montre grand et courageux dans la souffrance; qui n'ajoute pas à nos misères les haines et les colères fraternelles, encore plus horribles que tous les maux, en accusant l'homme des malheurs de l'humanité; mais qui rejette la faute sur la vraie coupable, la nature, mère de tous les êtres, qui a voulu être marâtre. Voilà l'ennemie; c'est contre elle que de tout temps la société humaine s'est liguée et s'est armée. Songez aux liens fraternels qui unissent tous les hommes, embrassez-les tous d'un même amour, portez à chacun d'eux dans le danger un prompt et généreux secours; et attendez-en autant de vos frères dans les angoisses de la lutte com-

mune. Armer la main de l'homme contre les injustices, tendre à son frère des piéges et des embûches, cela est aussi insensé que, dans un camp entouré d'ennemis, au milieu des plus vives attaques des assaillants, susciter des querelles parmi ses compagnons d'armes, semer la terreur parmi ses propres soldats et les exciter à se disperser. Quand ces idées, qui furent comprises autrefois, seront évidentes pour le peuple, lorsque au lieu de cette terreur inspirée par l'impitoyable nature, ce sera le vrai savoir, l'honnêteté et les loyaux rapports qui réuniront les hommes sous le joug social, la morale et la justice auront de solides fondements ; en s'appuyant sur vos orgueilleuses divagations, la simplicité populaire ne s'appuie que sur l'erreur.

Souvent, pendant la nuit, je m'assieds sur cette plage désolée, que couvre tristement le flot de lave durcie qui semble ondoyer; au-dessus de la campagne déserte, je vois briller dans l'azur les étoiles du ciel profond; elles se reflètent au loin dans la mer; toute l'atmosphère sereine semble pleine

d'étincelles; alors, quand je regarde ces astres qui pour nos yeux ne sont qu'un point dans l'espace, comme sans doute la terre avec la mer ne sont qu'un point pour eux; ces astres, à qui non-seulement l'homme, mais ce globe où l'homme n'est rien, sont tout-à-fait inconnus; quand je vois ces traînées d'étoiles, encore plus éloignées de nous dans l'infini, et qui flottent à nos yeux comme un nuage ; ces étoiles à qui non-seulement l'homme et la terre, mais notre soleil et nos étoiles, tout ce qui remplit l'immensité du nombre et de l'espace est inconnu; et pour qui tous ces astres ne sont aussi qu'une poussière nébuleuse; quelle idée penses-tu que je me forme de toi, ô famille humaine ? Quand je me rappelle ta destinée d'ici-bas, dont ce sol que je foule est l'emblême; quand je songe à l'orgueilleuse croyance que tu as d'être souveraine maîtresse et but unique de la création; quand je pense à tous les mensonges que cette idée t'a suggérés, à tous les dieux que tu as fait descendre sur ton grain de sable que tu appelles la terre, pour converser avec tes fils; quand je te vois renouveler incessamment ces fables ridicules, et

que la pure sagesse est insultée par ce siècle qui prétend surpasser tous les âges en savoir et en civilisation ; malheureuse race mortelle, je ne sais quel sentiment m'inspire ta misère orgueilleuse ; je ne sais si j'en dois rire ou pleurer.

Qu'aux derniers jours d'automne, une petite pomme détachée du rameau par sa maturité, tombe à terre et écrase un nid de fourmis, pauvre logis creusé dans la terre molle, tout est perdu, anéanti en un instant : travail, construction, et les richesses qu'avec tant de peines la gent industrieuse et prévoyante avait accumulées durant les chaleurs de l'été. De même l'amas de cendres, de laves et de pierres calcinées, lancé des entrailles tonnantes du mont jusqu'au ciel où règne la nuit, retombe, se mêle aux ruisseaux de feu, sur les flancs de la montagne, au débordement de roches et de métaux en fusion, qui descend, bouleverse, écrase et ensevelit en peu d'instants les villes qui tout-à-l'heure, au bord de ce rivage, se miraient dans la mer : sur ces ruines la chèvre broute à présent; des villes se sont assises sur les cadavres

des villes mortes, dont le Vésuve orgueilleux a les murs sous ses pieds ! La nature ne fait pas plus de façons avec l'espèce humaine qu'avec les fourmis : si ces fléaux destructeurs sont moins fréquents pour l'homme, c'est que la reproduction est moins féconde chez lui que chez les fourmis.

Il y a mil huit cents ans qu'ont disparu ces villes populeuses, écrasées sous l'ardente lave, et le paysan, soucieux de ses vignes que nourrit difficilement la terre morte et couverte de cendres, lève encore un regard défiant vers le funeste sommet. L'horrible cîme n'est pas apaisée ; elle est toujours là, terrible, le menaçant de ses ravages, lui, ses enfants et son petit héritage. Souvent le pauvre diable passe toute la nuit, sans dormir, sur la terrasse de sa maison champêtre ; il tressaille d'inquiétude ; et surveille le cours du bouillonnement redouté qui sort des entrailles du mont et se déverse sur ses flancs arides. Le ruisseau de feu éclaire la côte de Capri, le port de Naples et la Margellina. Si le pauvre homme voit la lave approcher de sa demeure, s'il entend

au fond de son puits bouillonner l'eau, il éveille ses fils, il éveille sa femme, en hâte; et vite, avec ce qu'ils peuvent sauver de leurs biens, ils s'enfuient, et voient de loin leur pauvre nid si cher, le petit champ qui était leur unique salut contre la famine, devenir la proie du flot enflammé qui descend en pétillant, qui sans pitié s'étend sur le petit domaine et l'ensevelit à jamais. Après tant de siècles d'oubli, Pompéï revoit la lumière du ciel, comme un squelette que la terre avare rend au jour. Du forum désert, entre les rangs de colonnes brisées, le voyageur contemple de loin la double cîme et le sommet fumant qui menace encore les ruines éparses; et dans l'horreur de la nuit solitaire, à travers les théâtres vides, les temples ruinés et les maisons détruites, où la chauve-souris cache ses petits, comme un flambeau sinistre errant dans les palais solitaires, court l'éblouissement de la funèbre lave qui se reflète au loin dans l'ombre et projette sa lueur rouge sur tous les lieux environnants. C'est ainsi qu'ignorant l'homme et les âges qu'il appelle temps antiques, sans se soucier des générations

qui se succèdent, la nature, toujours jeune, reste immobile, ou du moins sa marche est si lente qu'elle est insensible. Les empires s'écroulent; les nations et les langues meurent, elle ne s'en aperçoit pas; et l'homme ose parler d'éternité !

O toi, tendre genêt, qui réjouis de tes rameaux odorants ces campagnes nues, tu périras aussi par le cruel fléau du feu souterrain, qui, retournant aux lieux déjà ravagés, étendra sur tes riants arbustes son manteau impitoyable; tu plieras sans résistance ton innocent feuillage sous ce fardeau qui donne la mort; mais tu n'auras pas au moins, avant le jour fatal, tremblé d'une lâche terreur devant le futur oppresseur; tu n'auras pas au moins sur ce désert où le hasard te fit naître, où tu n'as pas volontairement choisi ta demeure, levé vers les étoiles une tête folle d'orgueil; plus sage et plus fort que l'homme, tu ne crois pas que le destin ni ta propre volonté aient le pouvoir de rendre tes rejetons immortels.

XXXV..

IMITATION.

Loin de ton rameau natal, pauvre feuille légère, où vas-tu? — Du hêtre, où je naquis, le vent m'a détachée; dans son vol tournoyant, il m'emporte du bois à la plaine, de la montagne au vallon. Je voyage avec lui sans cesse; le reste, je l'ignore. Je vais où va toute chose, où va fatalement la feuille de rose, où va la feuille de laurier.

XXXVI.

BADINAGE.

Lorsque, dans mon enfance, je me mis en apprentissage chez les Muses, l'une d'elles me prit par la main, et durant tout le jour me fit visiter l'atelier. Elle me montra, l'un après l'autre, tous les outils de l'art, et les divers travaux auxquels chacune d'elles s'emploie dans la confection de la prose et des vers. Tout en regardant, je demandai : — Muse, la lime, où est-elle? La déesse me dit : — Elle est usée, et nous nous en passons maintenant. — Je repris : N'avez vous point souci de la remettre en état? — Il le faudrait, répondit-elle, mais le temps manque.

FRAGMENTS

FRAGMENTS

XXXVII.

ALCETA.

Ecoute, Mélisso ; je veux te raconter un songe de cette nuit qui me revient à l'esprit en voyant briller la lune. Je me tenais à la fenêtre qui donne sur le pré, regardant en haut. Voici que tout-à-coup la lune se détacha du ciel : plus elle s'approchait dans sa chûte, plus elle grandissait à mon regard, jusqu'à ce qu'enfin elle vint tomber au milieu du pré. Elle était grande comme un seau ; elle vomissait une nuée d'étincelles qui bruissaient aussi fort que quand un charbon en-

flammé tombe dans l'eau et s'y éteint. Ainsi la lune, comme j'ai dit, au milieu du pré noircissait peu à peu, et l'herbe en jetait de la fumée tout à l'entour. Alors, regardant au ciel, j'y vois comme un reste de lueur, une trace, si tu veux, ou plutôt la niche dont elle avait été arrachée. C'était une telle vision que j'en devins tout tremblant, et je n'en suis pas encore remis.

MELISSO.

Tu as bien raison d'avoir peur; voilà une bonne histoire, la lune tombée dans ton champ !

ALCETA.

Qui sait ? ne voyons nous pas souvent tomber les étoiles, pendant l'été ?

MELISSO.

Il y a tant d'étoiles que c'est un petit malheur si l'une ou l'autre tombe, quand il en reste des milliers. Mais il n'y a qu'une lune au ciel, et jamais personne ne l'a vue tomber, si ce n'est en rêve.

XXXVIII.

Errant ici autour de mon seuil, en vain j'invoque la pluie et la tempête pour retenir ma maîtresse en mon logis.

Cependant le vent mugissait dans la forêt, le tonnerre grondait errant entre les nues, avant que l'aurore ne se fût réveillée dans le ciel.

O chères nuées, ô ciel, ô terre, arbres! ma maîtresse s'en va; ayez pitié, s'il est au monde quelque pitié pour un amant malheureux!

O tourbillons, levez vous maintenant; ondées

submergez-moi, jusqu'à l'heure où le soleil ira éclairer d'autres terres.

Le ciel s'ouvre, le vent tombe : tout bruit cesse dans le feuillage et dans l'herbe ; le cruel soleil éblouit mes yeux tout pleins de larmes.

XXXIX.

Le rayon du jour s'était éteint à l'occident ; on ne voyait plus la fumée des maisons, on n'entendait plus la voix des passants ni les aboiements des chiens,

Lorsque, allant au rendez-vous d'amour, elle se trouva au milieu d'une prairie, la plus charmante et la plus riante qui fut jamais.

La sœur du soleil répandait sa clarté de tous côtés, et argentait les arbres qui encadraient ce lieu comme une guirlande.

Le vent chantait dans les rameaux et accompa-

gnait le rossignol toujours plaintif; un ruisseau, entre les troncs d'arbres, allait disant sa douce complainte.

Elle découvrait au loin la mer limpide, les campagnes, les bois et, une à une, toutes les cimes des montagnes.

La brune vallée reposait dans une ombre paisible; et la lune, qui fait naître la rosée, revêtissait de sa blancheur tous les côteaux d'alentour.

L'amoureuse marchait seule sur le sentier muet; elle sentait le vent chargé de parfums lui caresser le visage.

Si elle était heureuse, à quoi bon le demander? ce spectacle la charmait, et le bonheur que son cœur lui promettait était plus grand encore.

Comme vous avez fui, ô belles heures sereines! Rien d'agréable ne dure ici-bas; rien ne s'y fixe, rien n'y demeure que l'espérance.

Voici que la nuit se trouble, que la lune s'obscurcit, elle qui était si belle; le plaisir de la jeune fille se change en peur.

Un épais nuage, père de la tempête, se levait derrière les monts : il grandissait si vite que déjà l'on ne voyait plus la lune ni les étoiles.

Elle le voyait s'étendre de tous côtés, monter toujours dans l'air et lui faire au-dessus de la tête un manteau.

La clarté s'affaiblissait de plus en plus ; cependant le vent s'éveillait dans le bois qui entourait ce lieu délicieux.

Le vent augmentait d'instant en instant; et les oiseaux , tirés de leur sommeil , voletaient effrayés dans le feuillage.

Déjà le nuage grandissant s'abaissait vers le rivage, si bien qu'un de ses bords touchait les monts et l'autre la mer.

Déjà, au milieu d'une obscurité aveugle, elle commençait à entendre battre la pluie; et ce bruit augmentait avec l'approche du nuage.

Les éclairs sillonnant les nues effrayaient la pauvre fille et lui faisaient fermer les paupières;

l'air était enflammé ; des lueurs lugubres éclairaient le sol.

La malheureuse sentait ses genoux faiblir, et déjà rugissait le tonnerre semblable au bruit d'un torrent qui se précipite des hauteurs.

Quelquefois elle s'arrêtait, et regardait, épouvantée, l'obscurité ; puis elle courait ; ses vêtements et ses cheveux flottaient derrière elle.

Elle fendait avec sa poitrine le vent impitoyable qui, dans l'obscurité, lui chassait ses gouttes froides au visage.

L'orage l'assaillait comme une bête féroce, rugissant horriblement et sans cesse. La pluie et l'ouragan augmentaient.

Tout autour d'elle, c'était une chose horrible de voir voler la poussière, les feuilles, les branches et les pierres; un bruit tel que l'âme n'ose pas l'imaginer.

Elle fermait ses yeux fatigués et brûlés par les éclairs; ses vêtements serrés contre son sein, elle hâtait ses pas à travers la rafale.

Mais la foudre éclata devant ses yeux si horriblement qu'elle s'arrêta d'épouvante, et sentit le cœur lui manquer.

Elle se retourna. En ce moment l'éclair cessa, l'air redevint ténébreux ; le tonnerre se tut; le vent tomba.

Un grand silence se fit : elle était changée en pierre.

XL

DU GREC, DE SIMONIDE.

Tout événement terrestre est en la puissance de Jupiter, ô mon fils, de Jupiter qui décide de tout à sa volonté. Cependant notre aveugle esprit se préoccupe et s'inquiète d'un long avenir, comme si le ciel ne réglait pas notre existence jour par jour, selon la destinée qu'il nous réserve. La belle espérance nous nourrit tous d'apparences de bonheur dont jamais personne ne se dégoûte. L'un attend sa félicité à l'aurore prochaine, l'autre à l'année qui

vient : et il n'y a pas un être sur terre qui, dans son âme, ne se promette pour l'année à venir la protection et la faveur de Pluton et des autres dieux. Hélas! voici qu'avant d'entrer au port de leurs espérances, l'un est atteint par la vieillesse, l'autre est conduit par la maladie aux bords du sombre Léthé; celui-ci c'est le cruel Mars, celui-là c'est le flot de la mer qui l'emporte; l'un est consumé par de noirs chagrins ; l'autre se passe au col un triste nœud, et s'enfuit aux demeures souterraines. Une foule variée de maux affreux poursuit et accable l'esprit humain. Et voilà ce qu'à mon humble avis, un homme sage et libre du préjugé vulgaire ne supporterait pas; il ne montrerait pas tant d'amour pour la douleur, tant d'attachement à sa propre infortune.

XLI

DU MÊME.

Les choses de ce monde durent peu, et le vieillard de Chio a dit avec beaucoup de raison que les générations de l'homme passent comme les feuilles. Mais peu de gens ont cette vérité gravée dans l'esprit. Nous logeons tous en nous l'inquiète espérance, fille de la jeunesse. Tant que la fleur de notre vie est dans sa fraîcheur, notre âme orgueilleuse et vide se nourrit de mille rêves délicieux, et se garde bien de penser à la mort ou à la vieillesse : l'homme robuste et en santé n'a nul

souci des maladies. Mais bien fou est celui qui ne voit pas comme la jeunesse a les aîles légères, et comme la tombe est voisine du berceau. Toi qui es sur le point de franchir le fatal passage de la demeure plutonienne, donne aux plaisirs du moment tes jours éphémères.

FIN.

TABLE

PRÉFACE IV

I. — A l'Italie 1

II. — Sur le monument du Dante que l'on élevait à Florence. 7

III. — A Angelo Mai, quand il eut retrouvé les livres de la République de Cicéron. . 16

IV. — Pour les noces de ma sœur Pauline . . 25

V. — A un vainqueur du jeu de paume. . . 30

VI. — Brutus. 34

VII. — Au printemps ou des fables antiques. . 40

VIII. — Hymne aux Patriarches ou les commencements du genre humain 45

IX. — Le dernier chant de Sapho. 51

X. — Le premier amour 55

XI. — Le passereau solitaire 61

XII. — L'infini. 64
XIII. — Le soir du jour de fête 66
XIV. — A la lune 69
XV. — Le rêve 71
XVI. — La vie solitaire 76
XVII. — Consalvo 81
XVIII. — A sa bien-aimée. 88
XIX. — Au comte Carlo Pepoli. 91
XX. — La résurrection 98
XXI. — A Silvia 104
XXII. — Souvenirs 107
XXIII. — Chant nocturne d'un berger nomade de l'Asie. 115
XXIV. — Le calme après la tempête. 121
XXV. — Le samedi au village. 124
XXVI. — La pensée dominante 126
XXVII. — L'Amour et la Mort 132
XXVIII. — A lui-même 137
XXIX. — Aspasie. 139
XXX. — Sur un bas-relief d'un tombeau antique où une jeune morte est représentée prête à partir et prenant congé de ses parents 145
XXXI. — Sur le portrait d'une belle femme sculpté sur un monument funèbre 150
XXXII. — Palinodie, au marquis Gino Capponi. . 153
XXXIII. — Le coucher de la lune. 165
XXXIV. — Le genêt ou la fleur du désert. . . . 168
XXXV. — Imitation 179
XXXVI. — Badinage 180

FRAGMENTS :

XXXVII. — 182
XXXVIII. — 185
XXXIX. — 187
XL. — Du Grec, de Simonide. 192
XLI. — Du même. 194

LILLE. — IMP. DE LEFEBVRE-DUCROCQ, RUE ESQUERMOISE.

APR 17 1956